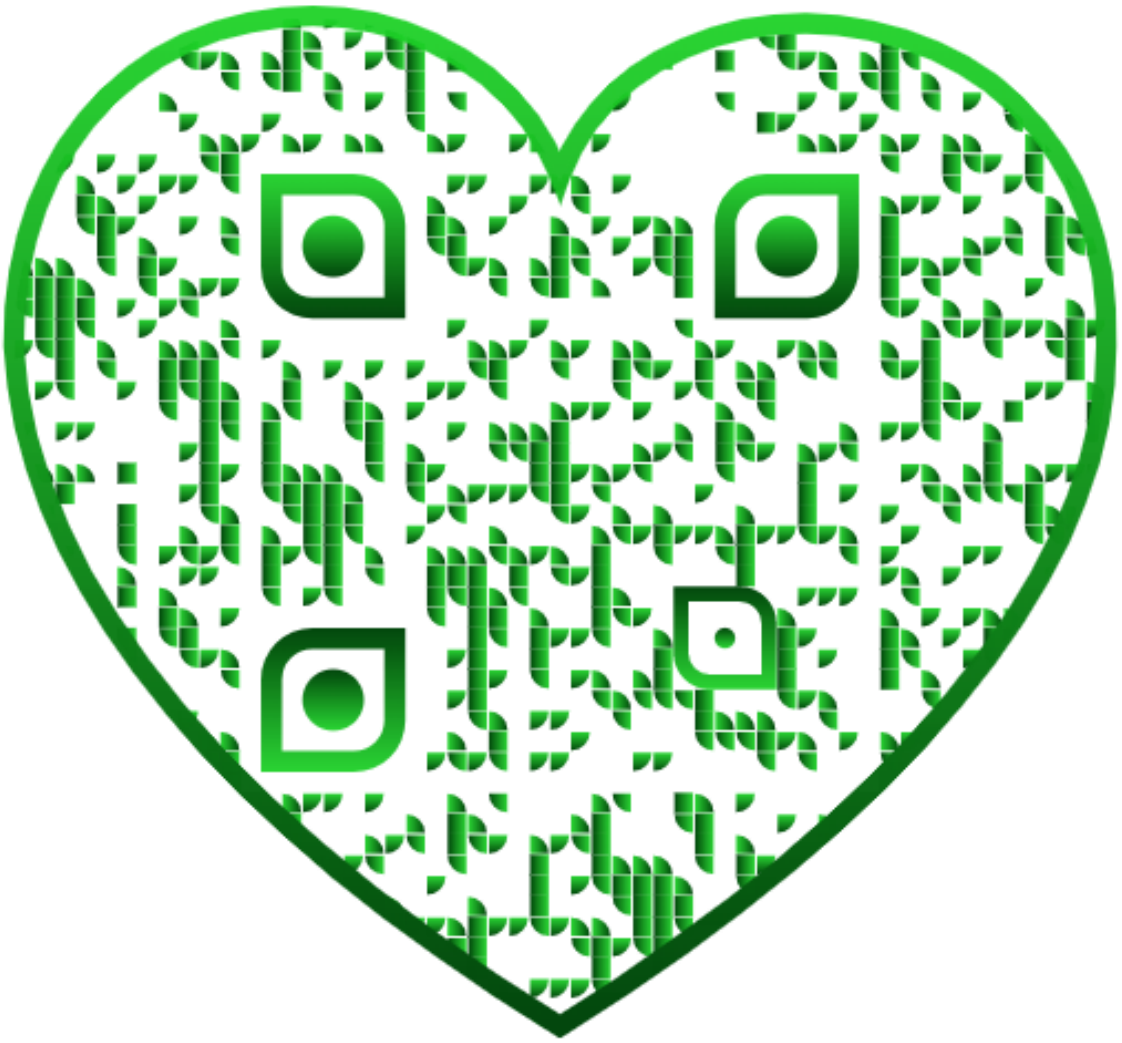
YASMINA KHADRA

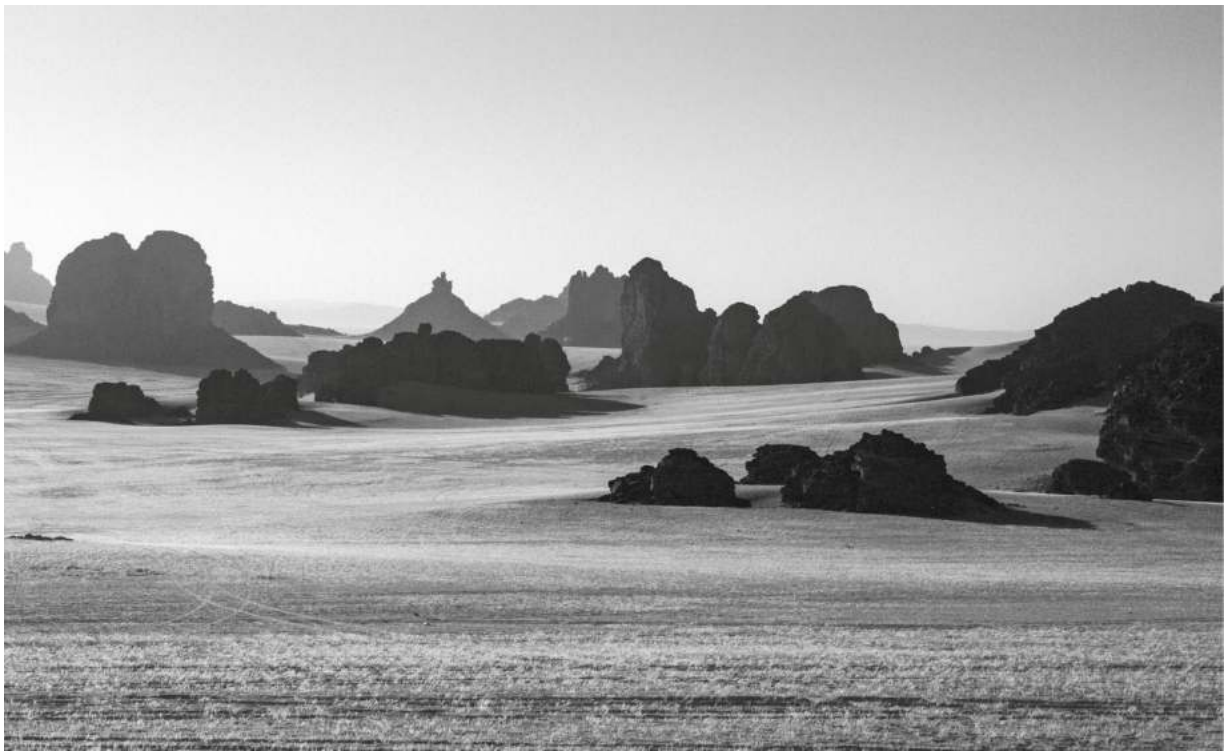
œuvres de
LASSAÂD METOUI

Ce que le mirage doit à l'oasis

LE DÉSERT RACONTÉ PAR
YASMINA KHADRA

Flammarion





Désert algérien (Tassili) et ses pitons rocheux. Photographie de Sarah Caron

YASMINA KHADRA

œuvres de

LASSAÂD METOUI

Ce que le mirage doit à l'oasis

Flammarion

© FLAMMARION, 2017
ISBN : 978-2-081-42337-4

"Ce que le mirage
doit à l'oasis"

Intuition 1

Aux peintres Guerroui A. d'Alger, Sehoul de Saida, Djahlat de Mascara
et aux artistes Lardjane Sid Ahmed et Leila Boutamine Ould Ali

Alger
DJURDJURA
Oran
Toumane
LE RIF
ATLAS SAHARIEN
Gabès
TUNISIE
MAROC
Kenadsa
ALGÉRIE
Taghit
Kerzaz
GRAND ERG OCCIDENTAL
GRAND ERG ORIENTAL
LIBYE
Tindouf
TASSILI
Plateau de l'Assekrem
HOGGAR
SAHARA
Tamanrasset
MALI
Tin Zaouitine
NIGER

Le Désert…

Ah ! Le Désert…

Toute chose en ce monde a une fin, semble-t-il décréter. Les joies comme les peines, les triomphes comme les sièges, les expéditions punitives comme les chemins de croix, la soumission comme la souveraineté claironnante de ces apprentis sorciers qu'on appelle les Hommes, persuadés, du haut de leur vanité, de finir par conquérir l'univers et par mettre les dieux à genoux.

Le Désert…

Quel affront pour moi, ce mot ! avoue-t-il, tandis que le soleil s'embrase au loin, suspendu entre l'immolation et la prophétie. Il y a des millions d'années, j'étais gorgé d'eau et de chants. Mes forêts se ramifiaient à perte de vue, frémissantes de fraîcheur, peuplées de fauves gigantesques et de rapaces grands comme des vaisseaux spatiaux. Je naissais au jour dans le coup de gueule des volcans et m'assoupissais le soir dans le clapotis des cascades. Mes arbres se mouchaient dans les étoiles ; mes gouffres plongeaient au fin fond des abysses ; mes cavernes tenaient lieu de joutes oratoires aux bourrasques ; mes clairières se voulaient arènes pour le combat des titans. J'étais fabuleux jusqu'au bout de mes mystères, avec mes périls mortels pour me garder des intrus et mes animaux-rois en guise de courtisans. Je me croyais éternel, sauvage et indomptable, aussi redoutable que mes plantes carnivores, aussi imprenable que le bruissement de mes taillis…

Et regardez ce que le Temps a fait de moi : un désert !

Il m'a confisqué mes fleuves, jadis torrentiels, mes lacs aux allures de mers intérieures, mes jungles inextricables et mes incendies féconds, ne me laissant qu'averses pour pleurer les âges farouches où j'inventais le miracle du bout de mes doigts. Aujourd'hui, pauvre, misérable et nu, livré aux morsures des corrosions, j'assiste, impuissant, à la ruine de mes rochers-cathédrales, aux barkhanes inhumant mes oasis, au lit de mes rivières disparues, tantôt rides tantôt cicatrices, où mes rêves d'autrefois s'endorment pour ne plus se réveiller. Mes cratères ne sont plus que des fractures ouvertes en train de nécroser ; en tentant de se souvenir de mes étangs volatilisés, mes mirages ne font que rappeler ces larmes qu'on oublie d'essuyer.

S'il m'arrive de m'apitoyer sur mon sort ou de me venger sur des pèlerins égarés, si, parfois, je me recroqueville sur mes blessures comme se love le serpent autour de sa proie, c'est parce que le Temps ne se négocie pas. Cet Attila cosmique, ce Hun aveugle et méchant ne sait rien laisser au hasard ni aux saints patrons. Il court vers l'infini en emportant nos trônes et en jalonnant son sillage de tout ce qui n'est plus.

Mais que sais-tu de toi-même ? Tes prières ? Tes serments sur la montagne ?

Et toi, mortel déluré, qui rêve de postérité dans un corps périssable, avec ton génie instable et tes quêtes inassouvies, qu'espères-tu déceler dans mon infortune ? Des pièges à éviter ? Une sagesse pour tempérer tes ardeurs ? Une vérité pour te défaire de tes chimères ? Que cherches-tu dans la poussière de mes entrailles ? Une histoire à te raconter afin d'assimiler la tienne ? La trace d'un ancêtre pour assujettir le doute qui te ronge tel un ver le fruit ?... Je n'ai pas grand-chose à te livrer, sinon l'inconsistance de toute chose en ce monde et ta propre inconsistance. On a beau marcher dans les pas des destinées, suivre à la trace chaque instant sur terre, on n'est jamais qu'une empreinte sur le sable que la moindre brise effacerait en un tour de passe-passe. Une illusion d'optique, voilà ce que tu es, ô singe savant. Tu sais tant de choses autour de toi, mais que sais-tu de toi-

même ? Tes prières ? Tes serments sur la montagne ? Tes obsessions de forcené ? Ils ne sont pas toi ; ils ne sont rien d'autre que des attrape-nigauds qui te font miroiter des palmeraies que tu n'atteindras jamais, des terres promises qui n'existent pas.

Regarde-moi, toi l'enfant du Verbe et son sujet, et explique-moi pourquoi les lacs doivent s'assécher, et les forêts se pétrifier et les volcans subir le retour de leurs propres flammes ? Dis-moi pourquoi ce qui fut n'est plus, pourquoi ruer dans les brancards quand la mise en bière est au bout des courses éperdues, pourquoi tant de défis pour si peu d'ivresse et tant de promesses quand on est bien peu de chose ? Quand tu auras la réponse, tu ne seras plus là pour la léguer à tes survivants et tu auras fait de ton existence une grossière diversion.

– Tu as fait ton temps, dit l'homme au Désert. Laisse-moi faire le mien.

– Alors, contente-toi de vivre, ô mortel oublieux, ne cherche pas ailleurs ce qui est à portée de tes mains. Sois humble et méfie-toi des tentations, car il n'est pire insolation qu'un rêve de conquérant et plus terrible mirage qu'un vœu d'éternité.

– Le temps m'est compté, dit l'homme excédé. Je suis venu au monde pour le posséder et je dois me dépêcher. Parce que la vie est courte, je réclame la postérité comme une sorte de compensation à mes efforts arbitrairement interrompus. Je ne mérite pas de disparaître après avoir donné le meilleur de moi-même, moi qui ai régné, sévi, vaincu, espéré sans jamais renoncer. Je veux que les traces de mes pas deviennent des sentiers battus qu'empruntent randonneurs, explorateurs, pèlerins et aventuriers ; je veux que les traces de mes doigts s'impriment sur les livres et sur les toiles des prodiges, qu'ils continuent de veiller sur les fruits qu'ils ont cueillis, de montrer la Lune aux insomniaques et l'horizon aux porteurs des libertés ; je veux que mon nom orne mes prouesses, que ma tombe supplante les monuments et qu'on la fleurisse dans la ferveur au gré des générations.

– J'étais plus qu'une prouesse, dit le Désert, plus que l'ensemble de tes désirs et l'ensemble de tes vœux pieux. J'étais le sanctuaire des survivances pendant des millénaires, et que vois-tu maintenant ? Une nudité obscène écartelée au soleil, sans pudeur aucune et sans espoir de régénération.

Là où tu crois déceler des réverbérations en liesse, il n'y a que mes lamentations. Je languis de mes mers que j'ai bues avec mes larmes, mes forêts me manquent, le mutisme de mes volcans scelle mes silences et le crissement des dunes ne berce plus mon âme.

– Tu ne peux pas me comprendre, dit l'homme au Désert. Toi, tu avais tout, moi, je n'ai qu'un rêve.

– Mais tu n'auras jamais le temps de le rendre possible, ô trappeur de vents.

– Qu'importe, s'entête l'homme, puisque je suis ce rêve. Il est ma vocation, mon élément, ma nature, ma raison d'être. C'est le rêve qui motive, c'est le rêve qui fait vivre. Je suis venu sur terre pour essayer de réaliser le mien. Ce qui importe n'est pas d'y arriver, mais d'y croire jusqu'au bout.

– Au bout de quoi, pauvre prétentieux ?

– De l'Histoire…

– Laquelle ? Mes épopées n'ont pas réussi à préserver mes édens. Toute cette terre déshydratée, écorchée vive, livrée aux fournaises et aux tempêtes, qu'attend-elle des lendemains ? Pas grand-chose. Demain n'est que le clone d'aujourd'hui et hier n'a plus de mémoire. Chaque jour me dépossède d'une couche de terre, dévoile un peu plus la pierre tel un squelette défait de sa peau pourrie. Je ne suis plus un monde, je suis un atelier

vacant où l'érosion s'érige en artiste, faisant de mon martyre des fresques cuisantes. Regarde ce que les intempéries ont fait de mes cimes, ce que sont devenus mes temples sacrés sous la botte des âges, comment je me décompose dans la curée des saisons. Pour moi, l'Histoire n'est que nostalgie, absence et remords. Elle meuble mes solitudes mais ne les féconde pas, et hante mon sommeil lorsque je n'en peux plus.

– C'est parce que tu ne sais pas les dire que les choses t'affligent, ô Désert. Tu te crois en train de mourir alors que tu opères une mue. Tu me demandes de regarder là où le bât blesse, mais je ne suis pas obligé de ne voir que ce que tu veux montrer. Si tes fleuves se sont tus, si tes lacs ont disparu, c'est pour que tu fasses peau neuve. Tu renais au temps des ascèses, et tu ne le sais pas. Peut-être le sais-tu en feignant de l'ignorer car il est inconcevable de déplorer le songe quand on est la beauté, de renoncer à l'espoir quand on a survécu aux cataclysmes, de résilier les promesses quand rien n'est tout à fait perdu. Je suis poète, l'enfant du Verbe et son sujet. Ne me regarde pas comme ça, contente-toi de m'écouter. Je vais te raconter un peu un conte de fées, avec des princesses aux pieds nus et des sorcières belles comme des *houris,* des carrosses de poussières tirés par des licornes aux oreilles d'âne pour ne rien rater de tes confidences. Je ferai de tes regrets des ritournelles, de tes absences des fantasmes colorés et je ressusciterai ta légende d'un claquement de doigts.

J'étais le sanctuaire des survivances pendant des millénaires.

– Je t'écoute, ô charmeur de mots creux. Je te sais capable de tous les oracles, avec tes rêves délirants et ton trop-plein d'orgueil. Tu prétends ramener ma magie aux artifices de ta prose, contenir mes arcs-en-ciel dans un ver chantant, toi qui te dis chantre de mes complaintes et qui penses éblouir le soleil avec ton génie. Vas-y, ô merveille des merveilles, raconte-moi et tâche de ne pas être sourd à force de t'écouter parler.

L'esprit

Trace 1

Trace 2

Trace 3

MAINTENANT que je m'apprête à te raconter, je prends pleinement conscience de mon impudence. Mes mots me paraissent dérisoires, semblables à ces perles de pacotille dans leur écrin mille fois rafistolé ; un faux geste, et elles s'éparpilleraient au sol comme autant de gâchis. L'ivresse de ma verve se noie déjà dans un verre vide. Je suis perclus à une bretelle de l'inspiration, aventurier indécis à la croisée des chemins. Sur ma droite, des ergs taciturnes ; sur ma gauche, le reg brûlant ; devant, la fuite éperdue d'un varan ; derrière, un mouflon qui « funambule » sur l'arête du djebel tranchante comme un rasoir.

Je suis désemparé…

Tu m'as appris à me méfier des ombres piégées, des cols qui se referment comme un poing sur les gorges assoiffées, des sentiers qui mènent aux agonies et des graffitis ornant l'intérieur des grottes empestant le remugle des âges immémoriaux. Mais il est des leçons que l'on ne retiendra jamais.

Tant de fois, j'ai cru saisir tes ellipses dans le vol d'un rapace, déchiffrer tes charades sur les zébrures des dunes ; je n'ai fait que m'émouvoir de ce qui m'échappait pour me voiler la face.

Que faire d'autre, lorsque l'on refuse d'admettre ses inaptitudes ?

Essayer de te comprendre est une razzia improbable, une quête névrotique d'on ne sait quoi, une méditation opiacée qui part dans tous les sens, une manière comme une autre de se mentir ferme et de prendre sa fantasmagorie pour un aquarium – l'on devient un illuminé qui, après s'être brûlé les doigts sur la réalité des choses, s'immole dans ses prêches en singeant ses diatribes…

Dis-moi, Désert, par quel bout te prendre ? Par quel « Sésame » ouvrir ta boîte de Pandore ? Comment réveiller tes vieux démons et insuffler une mémoire à ta léthargie ? Quelle évocation serait-elle digne d'effleurer tes grilles ?… Je tends la main vers toi et je la vois te traverser comme un miroir. Je tends l'oreille vers toi et c'est ma frayeur que je perçois. Mes jambes flageolent sous le poids des incertitudes, maintenant que je m'apprête à franchir le pas. Je te connais sournois comme une trappe sur le parcours du combattant, irrésistible comme le péché de la chair et pourtant, je me tiens devant ta porte, en sueur et en larmes.

Je ne suis pas venu profaner tes mausolées où sont recueillies les cendres de tes testaments, ni troubler le sommeil de tes troglodytes dans la pierre fossilisés. Je voudrais juste retourner dans mes souvenirs et croire une dernière fois que j'étais vivant. Ce que j'ai vécu, subi, manqué ou mérité importe peu ; ne compte pour moi que ce que j'en ai retenu.

– Alors, vas-y, mortel halluciné, qu'est-ce qui te retient ? Trempe ta plume dans l'encre de tes lubies et tâche de les monnayer en hausse, car tu seras le seul à les prendre pour argent comptant. Si tu crois accéder à mes codes avec tes phrases rudimentaires, ne te gêne surtout pas. D'autres têtes brûlées, avant toi, ont cherché mes traces sur le sable et se sont surpris en train de devenir poussière parmi la poussière avant que le vent les efface à leur tour. Vois ce que j'ai fait de Moïse, d'Issa le Christ, de Mohammed, et souviens-toi de ce que sont devenus les pharaons, les Lawrence d'Arabie et les William Blake. Je suis le détenteur des

miracles, du génie et de la folie. J'investis de mes lumières l'esprit qui me convient et livre aux ténèbres les esprits tordus.

Que tu viennes en quêteur de sagesse ou en lanceur de sortilèges, c'est moi qui déciderai de ton sort. Je te préviens tout de suite : les bâtisseurs des pyramides se sont recyclés en tisserands, les prophéties sont supplantées par la harangue des gourous, les meneurs d'hommes d'autrefois mènent à la dérive, et les poètes maudits sont morts dans le croassement des corbeaux. Le monde n'est plus ce qu'il a été, misérable insomniaque. Les rossignols s'égosillent au pays des sourds ; le bâton de Moïse sert de hampe aux étendards sanglants ; les bivouacs se sont mus en bûchers et leurs buveurs de thé ne savent plus rêver.

Jadis, dormir à la belle étoile au large des langueurs bédouines, c'était renaître à la romance.

Jadis, se recueillir dans mes silences élevait d'office le pécheur au rang des sanctifiés.

Jadis, on faisait corps avec mes quiétudes pour que la raison demeure, ainsi que l'amour et le pardon. Si tu es venu expurger tes angoisses ou me faire allégeance ; si tu es venu louer les Justes et prier pour les Autres, je crains de te décevoir. J'ai rompu avec les griots aux manières de gourous et j'ai cessé de croire aux Hommes tapis sous leurs casques. Mes pluies sont désormais aussi acides que mes larmes ; mes horizons se

décrochent comme de vieilles tentures ; le ciel est une décharge de ferraille et de câbles ; les comètes fascinent moins que les satellites et les drones se sont substitués aux oiseaux d'Ababil…

Quel émerveillement comptes-tu déceler en moi après tant de vandalisme ?

– Je veux juste te dire, ô Désert éternel. Dire ce que j'ai cru entendre et comprendre, dire ce que je voudrais croire et partager.

– Dire quoi au juste ?

– L'amour de tes fantômes lumineux, de tes étoiles filantes, de ton soleil si proche de mes blessures qu'il suffirait de tendre la main pour le cueillir comme une orange pendue à sa branche. Oui, Désert, l'amour, cette bénédiction plus généreuse que la manne céleste qui apprend au souffre-douleur à pardonner, aux éclopés à renaître de leurs flétrissures ; l'amour qui nous réconcilie avec nous-mêmes et sans lequel aucun sacrifice ne mériterait ses peines. C'est dans ton mutisme que j'ai entendu chanter mon cœur d'enfant. Si je suis devenu l'homme que je suis, si j'ai choisi d'aimer les êtres et les choses, c'est grâce à toi. C'est la raison pour laquelle je me dois de te dire. Je suis persuadé de trouver mes mots. S'ils venaient à manquer de force, ils vibreraient de sincérité. J'ai seulement besoin d'une clef pour commencer.

– Quelle clef ?

La clé de sol ?… Pour quelle sonate ?…

Une clé à molette ? Tous les écrous sont forés…

La clef des champs ? L'évasion est devenue l'accès aux perditions.

Et puis, serais-tu en mesure de dire l'indicible, ô apôtre de substitution, qui prend sa plume pour un sceptre et son encrier pour le Graal ? Ton encrier n'est qu'une urne funéraire et ta plume un bout d'éventail…

Tu veux commencer ?

Commencer quoi ? Un gargouillis ? Un gribouillis ? Que peut-on commencer quand la messe est dite, que peut-on rattraper quand la ruée est finie ?

Je plains chaque lettre que tu couches sur la feuille, dépouille de l'inaccompli, avorton de ta démesure, je plains le ridicule habillé de tes paillettes de noceur congédié. Tu n'as pas plus de visibilité qu'une chiure de mouche sur un galet. Ton inspiration ressemble à mes oueds

taris, sauf qu'elle ne creuse son lit nulle part. Chaque pas te renvoie à la case départ, chaque souvenir exhume ton présent ; tu ne puis te regarder en face sans que le miroir se brise. Comment veux-tu me dire lorsque je ne suis qu'émotion ? Je ne suis pas tangible, je suis un ultrason ; je ne suis pas fait pour être lu, mais pour être interprété comme un texte ésotérique ; je ne suis pas fait pour être dit, mais pour être vécu comme une lévitation, or tu n'es qu'un cuistre zélé parmi les érudits, un fakir forain, sans tapis volant et sans corde raide, qui dispute aux marionnettes le triste privilège d'amuser la galerie.

– Qu'importe ! Je veux tenter ma chance et tester mon audace, je veux crier sur les toits mes défis d'imprudent. Si je n'atteignais pas l'oasis, je m'abreuverais dans tes mirages. Qui a connu l'insolation, ne redoute point le vertige.

Enfant du désert 1

Ouvrons
les guillemets et advienne
que pourra !

Enfant du désert 2

Je suis né aux portes du désert, à Kenadsa, un village coincé entre le reg et la barkhane, semblable à un nénuphar sur les eaux évanescentes des réverbérations. L'air s'engouffrant dans mes poumons m'arrachera un cri blanc comme le matin de ce lundi 10 janvier 1955. Ce jour-là, l'autocar en panne, qui rongeait son frein à l'ombre d'un rempart depuis des mois, s'est soudain mis en marche. On l'entendait se gargariser à des lieues à la ronde, mais c'est mon cri de nouveau-né que la tribu retiendra, me dira ma mère.

Ma mère croyait aux signes.

Elle les voyait partout, sur les traits de la main, dans une volute de fumée, dans le *fel* et le sel, dans ce qui n'est pas dit. C'est une femme qui ne regarde jamais les jours à venir. Pour elle, le présent ne sert qu'à veiller la dépouille d'hier.

Obstinément tournée vers le passé, elle se souvient de ses pieds gelant sur le verglas des vergers, de la rosée perlant sur l'épine des roses, du premier bouton doré qu'elle a trouvé sur le chemin, de son foulard emporté par le vent et du cheval beau brun qu'elle ne montera jamais. Mariée à 13 ans, à un vieillard cacochyme, elle ne prendra plus au sérieux ce qui relève de la raison. Mais elle n'a pas oublié la gravité des épreuves conjugales ni les vacheries du destin. Elle vivra toute sa

vie avec ses absents et ses meurtrissures, avec beaucoup de chagrin et pas la moindre rancune.

Je ne crois pas l'avoir entendue, une seule fois, réprouver quoi que ce soit. Ma mère est un peu le *mektoub*, « à quoi bon se plaindre quand le mal est fait », « j'ai ri et j'ai pleuré, c'est la preuve que j'ai vécu ».

Fille de Soumeur, patriarche mythique, elle n'héritera rien de son père dont le cheptel paissait d'un bout à l'autre de la Hamada.

Elle gardera de lui l'image d'un colosse fort comme le sort, beau comme un diable, le front proéminent et le menton volontaire, qui donnerait sa chemise à son pire ennemi si ce dernier était dans le besoin et pendrait haut et court un frère ingrat ou un confident indiscret. « C'était un homme d'honneur, s'en souvient ma mère. Lorsqu'il se tenait droit dans ses bottes, il cachait la montagne derrière lui. »... C'était toute l'Histoire, pour elle. L'aube de l'humanité s'est levée avec le patriarche.

Avant lui, il n'y eut que le vide chargé de ténèbres, de froid et de silence.

« Sais-tu, maman, que les Soumeur étaient la tribu la plus redoutable du Sahara ?

– Je ne le savais pas, mon fils.

– Aucune caravane ne pouvait se rendre dans le Soudan, aucune délégation ne pouvait remonter vers le Tell si les Soumeur ne lui donnaient pas l'amen. C'était une tribu araberbère qui veillait sur toutes les autres, des H'miyène aux intrépides Ouled N'har, de Tounane à Kerzaz, jusqu'au cœur des Djurdjura.

– Maintenant que tu me le dis, je suis certaine de n'avoir pas halluciné en voyant mon père voler dans le ciel sur un pur-sang blanc.

– Tu n'as pas halluciné, maman, tu as seulement rêvé.

– Quelle importance, puisque tout rêve naît de la vérité. »

Elle épousera mon père six ans plus tard, après avoir déserté sa première tente.

MES PARENTS ne se connaissaient pas. Ils ne s'étaient jamais rencontrés avant la nuit de leurs noces.
« Je le croyais louchon, il me croyait chauve », me confiera ma mère en riant.

Attente 1

3

Mon père attendait dans la cour, enserré dans son veston pour lutter contre le froid de cette nuit du 10 janvier.

Il se tenait là depuis des heures, tandis que ma mère, entourée d'accoucheuses, tirait de toutes ses forces sur la corde en mordant dans un bout de chiffon.

Il ne tenait pas en place, mon père.

Les cris de ma mère le traversaient de part et d'autre comme des estocades. Mais il tenait bon. Cette nuit-là, il n'avait pas le droit de fléchir.

Cette nuit-là, la plus bénie d'entre les nuits, c'était SA nuit à lui : Moulessehoul Haj attendait un enfant !

Trépignant d'angoisse, il chargeait son cousin d'aller aux nouvelles.

« Alors ? Quand vais-je l'entendre vagir, mon petit bonheur qui se fait désirer ?

– Ça va venir, détends-toi. Va te reposer un peu.

– J'aurais toute l'éternité pour ça.

– Mange quelque chose, voyons. Tu es à deux doigts de tomber dans les pommes.

– Pas avant d'entendre le cri de mon fils se répandre sur la terre entière. »

Attente 2

Prince
du désert

Mon père voulait un garçon braillard et costaud dont il reconnaîtrait le cri entre mille clameurs, un garçon qui serait l'ami qu'il n'avait pas eu, le frère et le père à la fois, la raison de croire et de pardonner.

Il voulait un héritier, même s'il n'avait pas grand-chose à lui léguer.

Il voulait un prince, et tant pis s'il était pieds nus.

Si tu étais un mirage
Je boirais de tes sources
Si tu étais une énigme
Je percerais ton secret
Si tu étais la mer
Je serais ton sel
Si tu étais une autre
Je t'aimerais quand même
Au diable, les anathèmes
Au diable les apôtres
Aux prophéties révélées
J'opposerais la mienne
Et je t'aimerais d'amour
Quoi qu'il advienne.

الحب
الحنان
حب
L'amour
tendresse

Instant 1

Mon père était un perdant malgré lui. Il marchera sur la braise au lieu de marcher sur l'eau, et se mordra le poing en croyant croquer la lune.

Ce n'était pas un mauvais gars. Il avait le cœur sur la main et ne savait pas le protéger. Très tôt orphelin de sa mère, il passera sa vie à réclamer l'amour des siens sans vraiment l'obtenir. Sa mère est morte très jeune, et avec elle toutes les tendresses.

J'essaye d'imaginer mon père enfant, et c'est une ombre que j'entrevois. Ni visage ni signe particulier, juste un reflet indistinct dans un miroir déformant.

À douze ans, il s'échinait à la Houillère – la mine de charbon qui fit de Kenadsa le premier village électrifié du pays.

À quatorze ans, il partit à la recherche de ses frères disséminés dans le Sahara après la dislocation de la tribu vaincue par l'armée coloniale – il ira jusqu'au Maroc, à pied, sans un sou et sans boussole, et évitera par miracle d'être égorgé par des brigands du Rif. Il rentrera au bercail, des années plus tard, avec deux de ses aînés. « Je voulais rendre le sourire à ton grand-père, me racontera-t-il. Il était tellement malheureux sans ses garçons. »

Mon père était prêt à tout pour mériter sa place au sein de sa grande famille, lui, le fils de la Soudanaise, une noble de Tombouctou, savante

et musicienne, mais pas suffisamment claire de peau pour le critère ancestral au teint vermeil et aux yeux gris d'acier aussi étincelants que la lame du cimeterre.

En vérité, sa fratrie le jalousait.

Mon père n'était pas riche, mais il était beau, dégourdi et attachant. Les Gaouris l'aimaient bien. Bien sûr, ces derniers le remettaient à sa place de citoyen de seconde zone chaque fois qu'il réclamait un peu plus d'égards, mais il ne se laissait pas démonter. Il avait un œil sur une de leurs filles, la flamboyante Denise, une *roumia* mignonne comme le songe des anges. Denise n'était pas insensible aux sentiments de l'Arabe. Elle était prête à aller jusqu'au bout du monde avec son bien-aimé. Les deux amoureux n'allèrent pas plus loin que le patio du patriarche.

À force de se frotter aux Européens du village, mon père crut pouvoir se passer du protocole ancestral. Il fit exactement ce qu'il ne fallait surtout pas faire : il prit sa fiancée par la main et la présenta à son père.

Sacrilège !

Chez nous, les Doui Ménia, on ne s'affichait pas avec son épouse en présence de son géniteur. Pousser l'indécence jusqu'à ramener à la maison une femme à moitié dénudée, *roumia* de surcroît ! Cela outrepassait toutes les offenses…

« Si tu ne te débarrasses pas sur-le-champ de cette dévergondée, je te retirerai ma baraka et tu ne trouveras nulle part un endroit où te poser », menaça grand-père.

Mon père n'eut pas le choix. Il renonça à Denise, mais il n'aura de cesse de la chercher désespérément dans toutes les femmes qu'il croyait aimer.

لقطة
Instant 2

Il avait vingt ans quand son jeune frère est venu le trouver au café où il passait son temps à glander avec quelques amis désœuvrés.

« Va te débarbouiller et mettre des habits propres, dit mon oncle.

– Pourquoi ? demanda mon père.

– Parce que ce soir, tu te maries… »

Ce fut aussi simple que ça.

« Est-ce qu'elle est jolie ? demanda mon père.

– Dieu seul le sait.

– Est-ce que je la connais ?

– Qu'est-ce que ça changerait ? »

Pris au dépourvu, mais tout à fait ravi, mon père se laissa taquiner un instant par ses copains avant de rentrer se laver et se changer à la maison. Le soir, tandis que la fête battait son plein, on ramena la mariée emmitouflée dans un voile satiné. Aux youyous des femmes répliquèrent quelques coups de mousquetons. On poussa mon père dans la chambre nuptiale et là, il découvrit pour la première fois de sa vie, la future mère de ses sept enfants.

Plus tard, beaucoup plus tard, en furetant dans un tiroir, j'ai trouvé une carte postale représentant un couple d'amoureux nimbé d'un cœur conventionnel – un beau prince et une fée se serrant l'un contre l'autre

en se regardant comme on regarderait une aurore boréale. C'était une lettre d'amour que ma mère avait reçue de mon père en 1959. Elle ne disait pas grand-chose, mais elle vibrait de tendresse et de serments.

« Ma douce épouse, la guerre tire à sa fin et nous allons bientôt nous retrouver. Sois patiente et prends soin des enfants. Plus rien au monde ne nous séparera. »

Et un rien les sépara.

L'amour n'est pas fait que de tendresse et de serments.

Instant 3

ثمرة الليل
Belle de nuit

TU AS PROMIS DE ME RACONTER et tu me parles de ta famille. Pourquoi pas de tes chats et chiens, puisqu'on y est ? s'écrie le Désert.

– Je n'ai jamais eu de chat. J'ai eu un chiot, un chiot berbère sans doute – il tenait trop à sa liberté pour s'encombrer d'une laisse et était trop fier pour tolérer un collier à son cou. Un soir que je m'évertuais à lui inculquer les bonnes manières, il a vu la porte de notre chalet entrouverte et en a profité pour prendre la poudre d'escampette. Je l'ai cherché toute la nuit, sans succès.

Plus tard, j'ai eu une chienne. Elle s'appelait Louisa. Rarement on m'a aimé autant que Louisa. Lorsqu'elle se mettait à japper et à courir dans tous les sens, heureuse à donner le tournis, ma mère comprenait que son jeune officier de fils rentrait à la maison. Louisa me sentait à des centaines de mètres à la ronde.

Je me souviens, pendant que je pianotais sur ma machine à écrire, la tête pleine d'étincelles et de cliquetis, elle venait se blottir contre mes pieds et ne se relevait que lorsque je mettais un point final à mon chapitre.

C'était un animal magnifique.

Elle aimait m'écouter chanter sous les étoiles et il me semblait qu'elle compatissait lorsqu'un éditeur me retournait mes manuscrits.

Un jour, elle est sortie dans la rue et n'est jamais revenue. À l'époque, je commandais une compagnie dans une brigade mécanisée basée à Tindouf, dans le Sahara. Nous étions en guerre froide contre le Maroc. Les alertes et les manœuvres nous privaient de congé. Louisa s'amenuisait dans mes longues absences. Fatiguée de m'attendre, elle est partie à ma recherche. Je ne l'ai plus revue. J'ignore ce qu'il était advenu d'elle dans un pays où l'on caillasse les chiens juste pour ne pas perdre la main, où les fourrières, à défaut de chenils disponibles, livraient les pauvres bêtes aux seringues meurtrières.

– Parle-moi un peu de cette chose que tu as vue à Abalessa, dans le Hoggar ? Était-ce le fantôme de ta chienne ?

– Je ne pense pas. C'était une masse sombre et compacte avec deux yeux rouges comme de la braise. Elle soufflait très fort.

On aurait dit un python. Mais il n'y a pas de python dans le désert. Et puis, il faisait nuit noire.

– C'était peut-être un chien de l'enfer. Il était là pour t'empêcher de profaner mes temples sacrés…

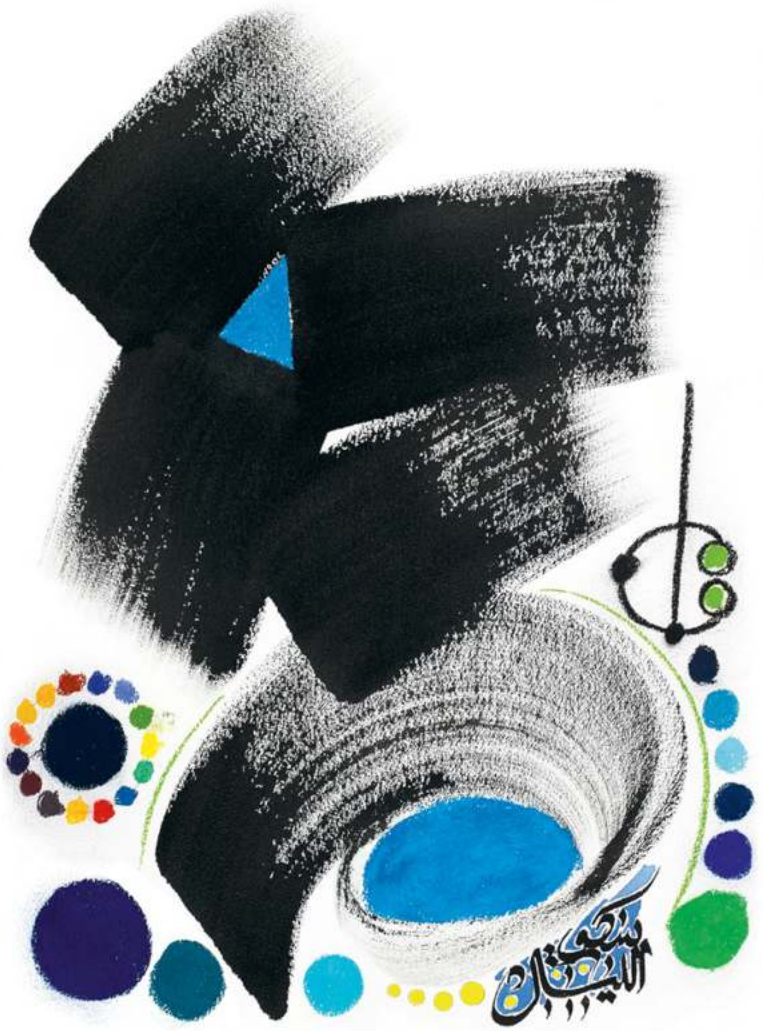
– Non, cette chose ne ressemblait ni à une bête ni à un humain. Elle était répandue au sol sur toute la largeur du chemin.

– Qu'espérais-tu trouver à Abalessa ? Le tombeau de Tin Hinane, reine des Touareg ? Une rêverie oubliée ? Un silence à féconder ?

– Je voulais prendre le pouls de tes mystères. Je te connaissais fourbe, jaloux de tes secrets, connaissais tes pièges enfouis dans le sable et je redoutais le vertige de tes insolations. J'étais sorti, cette nuit, me dégourdir les jambes et l'esprit. Il faisait froid ; la vapeur émanant de ma bouche formait un halo blanc sur mon visage ; la fille qui m'avait intrigué la veille était mère de famille. J'ai oublié son nom, mais je me rappelle encore ses yeux nacrés, son port altier et le froufrou de son tisghnès noir qui la voilait de la tête aux pieds. J'étais marié, moi aussi. Je ne voulais rien d'autre que savoir qui elle était. Une sultane déchue ? Une gardienne de la mémoire tribale ? Elle était entourée d'autant de mystères que toi.

Je voulais recueillir son témoignage, ou peut-être le son de sa voix pour insuffler une âme à mon roman en chantier.

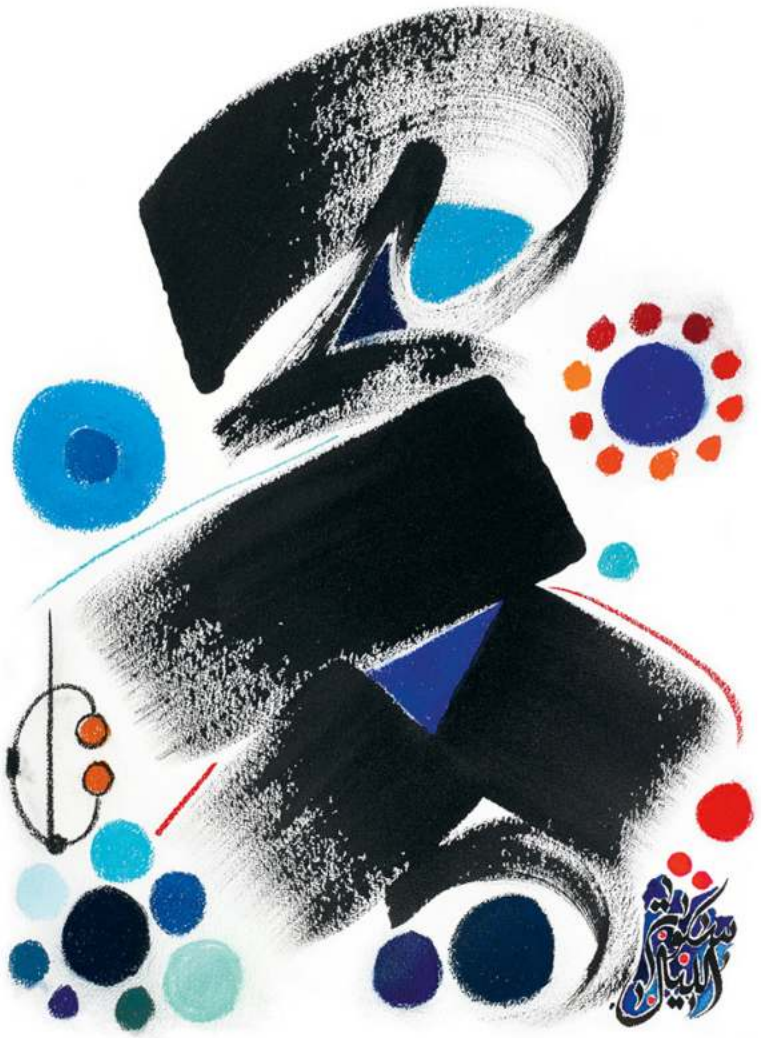
Mais les Touareg sont aussi impénétrables que les voies du Seigneur.



Silence de la nuit 1

Silence de la nuit 2

Silence de la nuit 3



Silence de la nuit 4

10

Capitaine ébloui, je n'arrêtais pas d'arpenter tes retraites, en quête d'un soupçon de paix dans un monde en guerre. Je voulais croire que, malgré la muflerie des Hommes, toute chose sur Terre mériterait d'être vécue, que les épreuves forgent les convictions, que le bonheur est d'abord une question de mentalité.

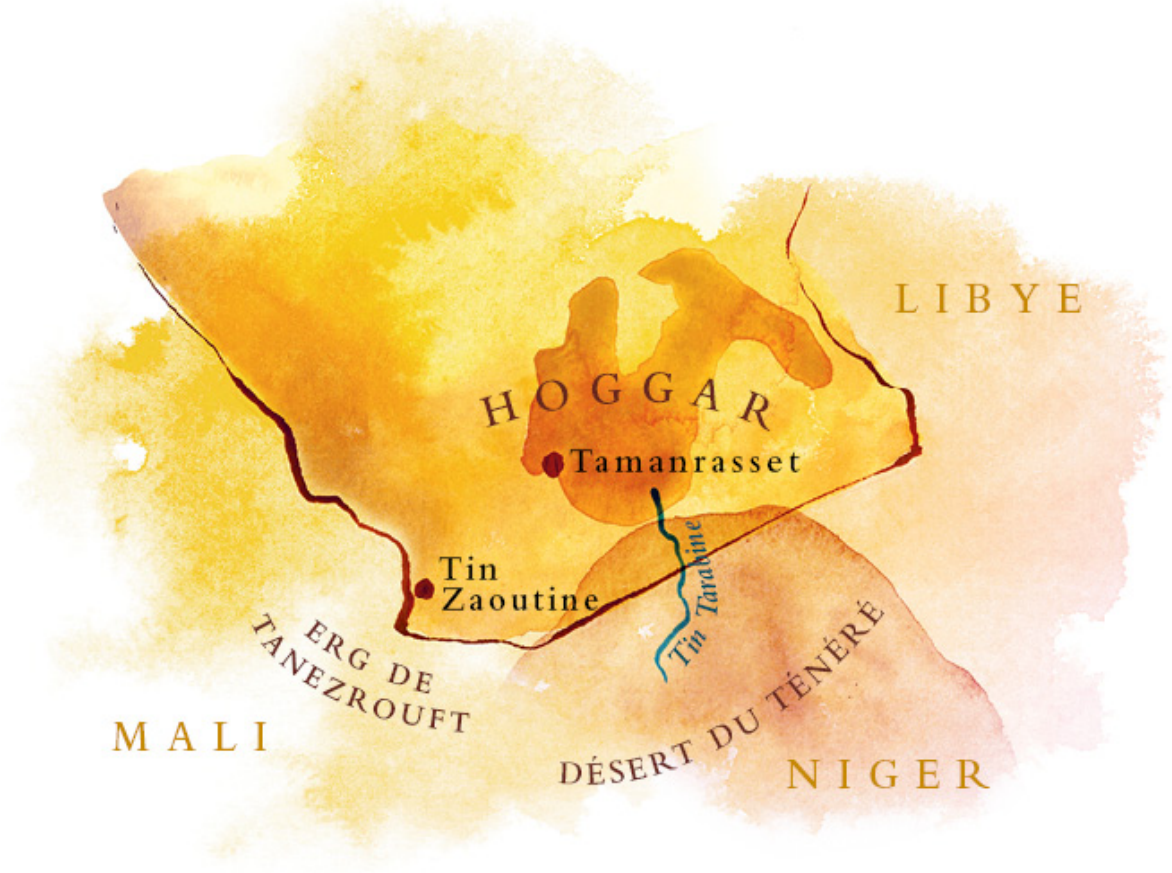
Chaque pas dans le désert me rapprochait de moi-même ; chaque coucher du soleil me révélait une prophétie, chaque zébrure sur la dune me rappelait un verset.

J'étais le poète en treillis, le pistolet sur la hanche et la tête en liesse, traquant les signes des jours comme un astronome les comètes.

Je me délectais de tes soifs que j'étanchais le soir en écoutant tintinnabuler ma théière, le coude dans le sable et l'esprit vagabond… Te rappelles-tu Tin Tarabine, ce fleuve disparu au large du Ténéré ?

Quelle nuit mouvementée après une rude journée !

Mon guide s'était perdu à la tombée du soir. J'ai préféré ne pas prendre de risques. La nuit, dans le désert, fausse le sens de l'orientation ; une distraction, un pas de trop, et c'est le naufrage assuré. J'ai ordonné à ma troupe de mettre pied à terre et nous avons bivouaqué au creux d'un gigantesque cratère.



Nous nous apprêtions à déballer nos sacs de couchage quand nous parvinrent des sons de tambourins enrobés de youyous. Le village le plus proche était à trois cents kilomètres et pas une âme n'habitait dans le Ténéré – le terrible désert des déserts par son surnom redouté.

Étrange, cette clameur festive.

D'où venait-elle ?

D'une zone d'ombre hantée ou d'un lointain passé ?

Mes soldats étaient nerveux.

« Qu'est-ce que c'est ?, s'enquit la sentinelle, le doigt sur la détente.

– Les djinns ! », rétorqua le guide en crachant sur sa poitrine pour éloigner les mauvais éléments.

J'étais monté au sommet d'une crête et j'ai scruté les alentours entoilés de ténèbres. Rien. Ni feu ni flamme. Rien que le roulement

surnaturel d'une fête impossible à situer. Cette nuit-là, j'ai prié pour que l'aube ne se lève pas trop vite.

Qu'est-ce que c'était ? Une hallucination collective ? Une troublante suggestion de nos angoisses éprouvées ? Ou bien une autre prouesse de tes facéties ?

Quelqu'un m'a certifié que le bruit nomadise. Je voudrais bien le croire… Mais comment expliquer le *hatif*, cette voix qui interpelle le voyageur esseulé au fond du désert ? De quelle gorge gicle-t-elle ? Est-ce encore un bruit en vadrouille ?

« Yah M'baraka !… »

Ma tante M'barka s'est retournée vers la voix qui l'appelait.
Personne.

Elle a gravi le tertre pour surprendre le plaisantin qui s'embusquerait derrière.

Personne.

« J'ai eu la frayeur de ma vie », m'avouera-t-elle des décennies plus tard.

J'ai tellement espéré entendre le *hatif* m'appeler.

Tant de fois, j'ai sauté dans ma Land Rover et me suis isolé dans le désert pour que mon nom retentisse à mes tempes telle une révélation, persuadé qu'un saint patron veillait sur moi. Je prenais place à l'ombre d'un acacia et j'attendais, attendais, attendais dans le zézaiement des mouches chahutant mon ascèse.

Pas une fois le *hatif* n'a daigné prononcer mon nom.

L'imaginaire

Rêve 1

JE N'AI PAS EU DROIT au *hatif*, mais j'ai fait de bien étranges rencontres dans le désert.

Parmi celles qui m'ont fortement intrigué, ma rencontre avec le Miraculé : juillet 1989, à l'ouest de Tanezrouft.

Je me rendais à Tin Zaoutine, près de la frontière avec le Mali, en visite d'inspection d'un cantonnement relevant de mes compétences. Il était environ midi ; il faisait 47 degrés à l'ombre lorsque mon chauffeur-guide a attiré mon attention sur une silhouette au loin.

« Tu penses que c'est un animal ?

– Je ne crois pas, mon capitaine. Je ne connais pas d'animaux qui marchent debout, au pays des Iforas.

– Alors, c'est sûrement un voyageur qui a dû tomber en panne. »

Le bout de la terre est à la portée de la main de celui qui avance...

Ce n'était pas un voyageur. Lorsqu'il a vu mon véhicule se diriger sur lui, l'homme s'est arrêté et a écarté les bras en signe de dépit. Il n'était pas content de nous voir. C'était un être insolite, habillé de hardes, le visage fermé et les yeux vides. Il disait qu'il venait du camp de réfugiés maliens qui se trouvait à plus de deux cent cinquante kilomètres de là et qu'il marchait depuis cinq

jours, à pied, sans eau et sans nourriture. Il ne portait rien sur lui, hormis un turban crasseux pour se protéger du soleil et des savates pourries aux semelles trouées.

Il était impossible, pour un être humain sans ressources, de survivre trois jours d'affilée dans l'erg de Tanezrouft. Il n'y avait pas un bout d'ombre et pas une goutte d'eau dans le secteur que je connaissais pour l'avoir passé au peigne fin afin de recenser les points d'eau permanents et saisonniers qui s'y trouvaient (ce travail, qui m'a pris plus d'une année, a permis d'actualiser la carte géographique de la région). J'ai invité le migrant à monter dans mon véhicule. Il s'est pris la lèvre entre deux doigts pour réfléchir puis, il s'est tourné vers le nord, les sourcils défroncés :

« Non, merci. Je suis pressé.

– Tu vas où comme ça ?

– À Silet.

– Tu as de la famille à Silet ?

– Je n'ai de famille nulle part. Je ne compte pas m'attarder à Silet.

– Et après ?

– Et après, je déciderai.

– Tu as traversé l'erg à pied ?

– Oui.

– Sans eau et sans nourriture ?

– Oui.

– Sans une datte à sucer ?

– Je suce les galets.

– Je ne te crois pas.

– Tu n'es pas obligé. »

Était-il de chair ou de fumée ?

« Tu es Algérien ?

– Non.

– Malien ?

– Non.

– Alors, qui es-tu ?

– Je suis moi. Je veux voir la mer.

– Elle est à plus de deux mille kilomètres, la mer.

– Le bout de la terre est à la portée de la main de celui qui avance,

pas de celui qui attend que l'on vienne le chercher. »

Mon chauffeur-guide, un Touareg de souche, n'arrêtait pas de tripoter son gri-gri. Il était persuadé que nous avions affaire à un djinn. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait enclenché la vitesse et repris la route sur les chapeaux de roue en déplaçant le rétroviseur de façon à ne pas regarder en arrière.

Mais Silet était à plus de deux cents kilomètres.

Je ne pouvais pas abandonner le pauvre hère dans la nature.

Si cet homme m'avait menti en me faisant croire qu'il n'avait rien mangé et rien bu depuis cinq jours, il n'avait aucune chance d'atteindre Silet sans eau et sans nourriture.

Sous un soleil de plomb.

Sur une terre chauffée à blanc.

J'ai obligé le migrant à monter à l'arrière de ma Land Rover et je l'ai ramené à Tin Zaoutine. Le soir, j'ai envoyé un sergent le chercher. Je voulais partager mon souper avec lui et cueillir son récit. Mais l'homme avait disparu. Une semaine après, on l'a signalé à Abalessa. Comment a-t-il fait ? Dieu seul le sait.

Je n'ai jamais oublié cet homme.

Quand je pense au Hoggar, c'est sa silhouette distordue par le lointain que je vois en premier. Et depuis, j'ai appris à croire en l'invraisemblable et en l'absurde puisque dans le désert, ce qui est impensable se réalise pleinement sous nos yeux incrédules.

« Chaque jour est un miracle », notai-je dans mon calepin.

Poète 1

Poète 2

On m'a dit que le Hoggar ne se prêtait pas à l'écriture, mais ce n'est pas vrai. C'est au cœur des pics de l'Atakor que j'ai commis mon premier roman « clandestin » afin d'échapper à la censure militaire.

Mes tournées d'inspection au niveau des postes avancés (j'avais mille cent kilomètres de frontières à parcourir) m'obligeant à m'absenter plusieurs jours, et afin de rendre moins pesante la solitude de ma jeune épouse, j'écrivis pour elle *le Dingue au bistouri,* un polar de gare que je ne comptais pas publier.

Aurais-je eu le courage de transgresser le règlement des armées si j'avais été à Alger ou à Oran ? Je ne le crois pas. Il m'avait fallu ta bénédiction, ô Désert, pour oser n'en faire qu'à ma tête ; il avait fallu m'exiler au fin fond de tes mirages pour renaître au Verbe muselé.

Vois-tu ?

Si je ne sais pas te dire, Désert, j'essaie de te mériter. En toi, j'ai puisé la sève de mes passions et j'ai emprunté au mouflon son adresse d'acrobate. Je ne voyais même pas les risques que j'encourais.

Que peut redouter l'insolé au milieu de ses vertiges lorsque les périls lui deviennent féerie ? Il me suffisait de m'arrêter au pied de tes pains de sucre pour que le danger s'évanouisse, de siroter un thé à l'ombre

d'un rocher-cathédrale pour accéder à l'ivresse de toutes les fêtes.

Désert, je te dois la force tranquille de mes muses ; je te dois chaque mot qui me traverse l'esprit.

Je n'étais pas heureux, j'étais libre comme la brise vétilleuse taquinant les ronces. Je pouvais faire d'un soupir mille vers chantants et graver sur la roche ma prose déchaînée.

Je te dois l'audace de mes mutineries, les laves dans mes veines ancrées dans tes volcans ; je te dois la force tranquille de mes muses et mes fulgurances s'inspirant de tes étoiles filantes ; je te dois mes majuscules debout comme des stèles érigées en hommage à mes mondes confisqués ; je te dois mes lettres d'amour aux égéries mortes au large des interdits ; je te dois chaque mot qui me traverse l'esprit, jusqu'aux barbarismes que Verlaine me pardonne car je t'ai aimé dans une langue étrangère qui est devenue ma patrie de poète banni et je t'ai chanté dans le chœur des sirènes et dans le souffle fiévreux des écrivains maudits, ô Désert de mes prières rognées, de mes promesses défaites et de mes milliers de regrets.

La finitude

13

C'est à Tin Zaouatine, un soir de grande canicule, que j'ai commencé la rédaction du roman qui me tient le plus à cœur (que j'intitule tantôt *Kenadsa,* tantôt *Gomri et le capitaine*).

L'idée de ce roman m'était venue dix ans plus tôt, en 1979, dans un autre trou perdu du Sahara, plus précisément à Tindouf où je commandais une compagnie d'infanterie mécanisée. La guerre froide que nous livrait le Maroc m'éveillait aux batailles que mena ma tribu contre l'armée coloniale. Après avoir conquis l'Algérie en 1830, la France mit soixante-treize ans à venir à bout de nos guerriers et ne réussit à déployer ses garnisons sur notre territoire qu'en 1903.

J'ai toujours nourri l'honneur de consacrer un roman au combat de ma tribu. Ce fut donc à Tin Zaouatine, à l'ombre d'un acacia, que je me mis à coucher les premières phrases de mon projet dans un cahier d'écolier.

À quelques encablures du poste avancé, un camp de réfugiés prenait la poussière. On aurait dit que la misère du monde s'était donné rendez-vous à cet endroit où des êtres laminés, dépossédés, oubliés des hommes et des dieux, se décomposaient sous les bâches en charpie de leurs guitounes. Leur désespoir de damnés m'avait renvoyé à ma tribu

vaincue.

Je voyais le visage meurtri des enfants, et c'était la figure des miens qui surgissait devant moi.

J'observais les mères aux seins flétris se plaindre de n'avoir plus de lait pour leurs nourrissons, les pères arc-boutés contre leur faillite, les chaudrons vides, et c'était la smala disloquée de grand-père que je voyais.

Ma main avait ouvert le cahier d'écolier et j'étais parti…

Gomri et le capitaine

chapitre I

L'ennui, le silence, la nudité…

Le capitaine Gilles Ventabrène tournait et retournait cette phrase dans sa tête. Chaque fois qu'il se laissait tomber dans sa chaise à bascule, à l'ombre de l'acacia, et qu'il levait les yeux sur la fournaise alentour, elle se déclenchait en lui et ne s'arrêtait plus. On aurait dit qu'elle piochait dans son cerveau, qu'elle se substituait à son esprit, le livrant fibre par fibre à la solitude grandissante en train de le ravir au monde et à lui-même.

« *L'ennui, le silence, la nudité* », répétait-il en égrenant chaque syllabe comme un chapelet, si bien qu'il avait le sentiment que les mots prenaient corps entre ses doigts…

L'ennui, le silence, la nudité : les trois éléments de la finitude.

Un ennui souverain qui emprunte à la corrosion et son obstination méthodique et sa force tranquille.

Un silence autiste, orfèvre du néant, surplombant les attentes sans lendemain avec la patience immuable du rapace perché sur sa proie agonisante.

Une nudité obsessionnelle, pareille à une idée fixe rivée au temps.

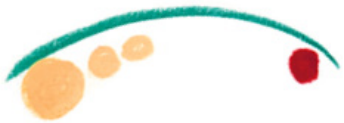
Le capitaine n'était dans le désert que depuis trois mois et déjà le désert était en lui. Il avait le sentiment que le sable pénétrait ses pores, s'infiltrait dans ses veines, asséchait son sang et cimentait ses pensées… Que cherchait-il à fuir en acceptant d'échouer là où les rochers se cachent derrière leurs ombres ?

Depuis trois interminables mois, il prenait place sous l'acacia et attendait il ne savait quoi.

Et toujours rien…

Il pouvait faire corps avec sa chaise, garder les yeux grands ouverts ou clos sur une profonde méditation ; il pouvait cesser de respirer et tendre l'oreille au moindre bruissement, le désert l'ignorait, regardait ailleurs, là où il n'y avait rien à voir. Au bout d'une peine perdue, il s'apercevait qu'il ne faisait que se

suspendre au-dessus d'un abîme dans lequel sombraient au ralenti, les uns après les autres, à intervalles réguliers, ses repères et ses certitudes : il était en train de s'effranger, de s'émietter, de tomber en poussière.



Captif du silence et de la nudité - un silence qui ramenait l'univers à un chas d'aiguille ; une nudité qui conférait aux absences une préciosité qu'elles ne méritaient pas - il toisait le reg dans l'espoir absurde de le voir s'effacer d'un coup, comme ça, d'un claquement de doigts ; fermer les yeux puis, en les rouvrant,ne plus avoir à affronter cette nature morte depuis des millénaires, ce paysage en perpétuelle décomposition, misérable et tragique, sans autres attraits que les mirages haillonneux gravitant autour du délire.
Le désert dormait d'un sommeil de juste. Tombal. Incroyablement immobile.
Pas une fois le capitaine n'avait cru entrevoir, dans les réverbérations facétieuses du lointain, l'illusion d'une survivance. Le matin, il s'éveillait au beau milieu d'une immense fixation tant tout paraissait figé ; le soir, il réintégrait le mutisme des opacités, pareil à une ombre se diluant subrep-ticement dans les ténèbres. Il n'y avait rien pour lui sur cette maudite contrée où les cris ne dépassaient pas le contour des lèvres, où ce qui était visible se muait en hallucination à l'instant où l'on s'attardait dessus.On se serait cru sur une planète éteinte depuis des années-lumière, égaré parmi les carcasses de monstres fossilisés baignant dans leur poussière ; un territoire parallèle où la notion de la vie et de la mort semblait avoir perdu toute signification.
Satané désert !

Il était partout, à perte de vue, à perte de raison, déployé telle une farce incontournable. Les dieux eux-mêmes s'y sentiraient pris en otages.
Le capitaine ne savait où donner de la tête. Pareil à un indécis à la périphérie d'une initiation qui ne s'opérerait pas, il vacillait entre la colère et le désistement. Il avait beau se soûler la nuit, il ne parvenait pas à s'assoupir. Son faux sommeil était un huis clos sans rêves ni échos où il tournait en rond. Lorsque les vapeurs de l'ivresse se dissipaient, il lui suffisait de jeter un coup d'œil par la fenêtre pour retrouver intact l'ensemble de ses hantises.
Par moments, le besoin de plonger le canon de son pistolet dans la bouche le prenait à la gorge.
Immédiatement, il se ressaisissait : il n'avait pas survécu aux charniers de Verdun, bardé de médailles et d'éclats d'obus, pour se tirer une balle dans la tête. Les Ventabren n'étaient pas faits de cette pâte. Chez eux, il n'y avait que deux façons de mourir : sur son lit de vieillard ou à la tâche. Il était tolérable de périr sous le sabre ennemi, mais pas de sa propre main.

Dans la famille, aussi loin que la mémoire s'en souvienne, on n'avait connu ni suicide ni reddition, pas même une dérobade. Lorsqu'on était au bout du rouleau, on ne renversait pas le tabouret ; on s'accrochait à la corde pour se relever. Combien de fois ses tranchées avaient-elles été dévastées par l'artillerie adverse, combien de fois ses positions avaient-elles vacillé sous les assauts hunniques des troupes d'en face ? Il lui était arrivé de toucher le fond, de voir son unité entière décimée, de croire la défaite définitive - pas une fois, il n'avait songé à déposer les

armes.
Ce n'est pas cette saloperie de désert qui va me mettre à genoux, se promettait-il en repoussant avec hargne son arme.
« Gomri ! », hurla-t-il.
Gomri gicla de sa tanière telle une gerboise, traversa la cour caillouteuse, les pieds nus, une main sur sa chéchia pour l'empêcher de s'envoler, et vint se mettre au garde-à-vous devant l'officier français.

Gilles le dévisagea un instant, effleura du regard les hardes, les yeux laiteux et les lèvres à peine perceptibles au milieu d'une figure parcheminée de rides et de cicatrices.
Sous un autre ciel, il n'aurait pas fait attention à un Arabe aussi amoché et déguenillé, mais ici, sur cette terre nécrosée, l'indigène était l'une des rares traces de vie que lui concédait le désert. Gilles n'avait pas le sentiment que le domestique aux allures de mauvais génie fût de chair et de sang, quelqu'un avec qui il était possible d'établir des relations concrètes.
Gomri ne savait rien faire d'autre qu'obéir au doigt et à l'œil, increvable, disponible à n'importe quelle heure, de jour comme de nuit. C'était un vieillard déshydraté, aussi abîmé et impénétrable qu'une momie. Pourtant, chaque fois que le capitaine tentait de saisir son regard, il en frémissait. Il était face à un mystère.
D'où sortait-il ?
Pourquoi ne laissait-il rien paraître de ses pensées ?
Ne serait-il pas un djinn parmi les légions de djinns hantant ces lieux sauvages que les nomades redoutaient plus que les dieux et les tyrans ?
« Débarrasse-moi de ces saletés de mouches, bon sang ! »
Gomri pivota sur ses talons et courut vers la maison.
Gilles le regarda détaler en se demandant, cette fois-ci, si ce

Bédouin au teint bistre et aux intentions voilées était vraiment digne de confiance. Gomri venait d'une tribu de nomades réputée pour ses traîtrises, aussi imprévisible que les tornades, aussi mortelle que les scorpions, capable d'égorger un homme aussi aisément qu'un poulet…

Gilles eut un frisson. Cette éventualité ne lui avait pas effleuré l'esprit tant il était occupé à croiser le fer avec ses absents et ses revenants.

Maintenant qu'il y pensait, il s'aperçut que, tout compte fait, cet inconnu servile et enténébré pourrait très bien profiter de son sommeil pour le saigner à blanc. Il l'imagina glisser dans sa chambre, le poignard dissimulé sous l'aisselle, s'approcher de son lit, soulever la moustiquaire et…

Gilles refusa d'aller plus loin. Un malaise confus s'ancra en lui. Pour le surmonter, il s'empara de sa cravache et se mit à foudroyer les mouches. Frénétiquement. Ces sacrées bondieuseries de mouches ! Elles surgissaient d'on ne savait où. Gilles avait beau les écraser, elles revenaient à la charge, increvables, tels des leitmotivs. On aurait juré qu'elles se substituaient à l'air, qu'elles naissaient de l'ennui même, qu'elles étaient le désert dans son incommensurable muflerie. Sûr qu'elles survivraient aux érosions et aux apocalypses, qu'elles seraient toujours là quand tout sera fini, pesta le capitaine.

Gomri revint avec un large éventail en alfa, en sautillant sur les cailloux brûlants. Déjà Gilles était debout, en sueur, les coins de la bouche blancs d'écume, pareil à un possédé au sortir d'une transe.

« Ce n'est pas la peine, dit-il avec dégoût. Je vais dans ma chambre tâcher de dormir un peu. »

CHAPITRE II

Le capitaine tourna plusieurs fois autour du taudis qui lui tenait de fort sans oser y entrer. Pour faire quoi ?
S'allonger sur le lit et contempler le plafond décharné ?
Il préféra marcher, les mains derrière le dos, la nuque ployée. Ses bottes raclant la poussière le distrayaient. Lorsque la pointe de ses chaussures butait contre un caillou, il le déterrait d'un coup de talon et shootait dedans ; l'envol du caillou compensait alors celui d'un oiseau et donnait presque envie d'en faire autant.Mais où trouver un oiseau dans cette interminable cage vide ? Il ne se souvenait pas d'en avoir vu un seul spécimen depuis son arrivée - ou peut-être une fois, vers le coucher du soleil, il lui avait semblé déceler, dans les grumeaux ensanglantés en train de taveler l'horizon, le battement d'ailes d'un rapace ; il n'en était pas sûr. C'était aussi cela, le désert, pour quelqu'un qui débarquait de la métropole : n'être plus sûr de rien.
Le désert est une appréhension, une ambiguïté tentaculaire, vertigineuse…
Le capitaine s'accroupit pour étudier des traces de pas - les siennes -, s'aperçut qu'elles dessinaient un raidillon parfaitement circulaire autour de la bâtisse, et comprit que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête.
Quand il finit sa « promenade », il fit face au taudis et resta un long moment, méditatif. Ensuite, il s'intéressa pour la énième fois aux murs en torchis ; aux fenêtres grotesques ; à l'outre en peau de chèvre qui pendait aux barreaux et dans laquelle s'adoucissait une eau immonde aromatisée à l'huile de cade ; aux poutrelles retorses qui giclaient de la toiture tels des bras de suppliciés ; à la porte équarrie, affligeante comme une gueule figée dans un cri d'épouvante. C'était une bâtisse étrange, dressée au beau milieu de nulle part, sans histoire ni mémoire, pareille à une divagation.

D'après certains, il s'agissait d'un mausolée qu'un commandant de régiment aurait réquisitionné le temps d'une expédition punitive contre les Bédouins ; pour d'autres, la demeure aurait abrité une confrérie soufie dans les années 1880 avant d'être livrée aux brigands itinérants et aux esprits frappeurs.
Le capitaine avait même entendu dire que la bâtisse serait hantée et qu'à la saison des tempêtes, des youyous apocalyptiques en reten-tissaient la nuit et rendaient fous à lier les pèlerins et les colporteurs qui y faisaient escale… Il y avait eu une tempête, la première semaine de son arrivée et, calfeutré dans sa chambre, la gorge aride et la tête dans un étau,le capitaine n'avait perçu que le hurlement du vent à travers les interstices de la toiture et le crissement du sable sur le torchis.
Derrière la bâtisse, il y avait une sorte de stalle partiellement ensevelie sous une dune au fond de laquelle dépérissait une vieille mule à moitié aveugle.

Spectre au milieu de ses crottes, la bête se recroquevillait dans un coin d'ombre, la robe en charpie et l'encolure mollement répandue sur le sol. Elle ne parvenait même plus à bouger la tête. Ses halètements exténués avaient creusé un petit trou dans la poussière, à l'endroit où échouaient les naseaux.
Ces derniers temps, elle refusait de se nourrir et donnait l'impression de rendre l'âme cran par cran. Le capitaine n'aimait pas trop la voir ainsi ; elle lui rappelait son cheval éventré par un éclat d'obus, enlisé dans la gadoue un matin de retraite, et qu'il avait été obligé d'achever d'un coup de revolver. La détonation d'autrefois fulmina si fort dans sa mémoire qu'il en

tressauta. Exactement comme en ce matin de grisaille et de débandade, lorsque le crâne de la monture avait giclé de sang.
Au détour du box de fortune, il y avait un puits délimité par une margelle en pierres et surmonté d'un vague gibet au bout duquel balançait une poulie rouillée qui, la nuit dans la brise, rendait un gémissement tellement triste que le capitaine avait du mal à contenir son émotion.
Puis, de l'autre côté de la fournaise, recroque-villé sur une colline, le chien errant qui attendait l'obscurité pour venir fureter dans les ordures que Gomri déversait dans le fossé.
C'était un sloughi, ou peut-être un chacal - le capitaine avait essayé vainement de l'approcher ; l'animal gardait ses distances, trop méfiant pour se laisser apprivoiser par cet homme qui passait son temps à taper dans les cailloux ou à se chamailler avec les mouches au pied de l'acacia.
Le capitaine porta ses poings à ses hanches et, les jambes écartées, il observa le quadrupède. Repéré, l'animal se leva à contrecœur, vacilla sur l'arête de sa colline puis, il dévala le flanc du mamelon et courut se retrancher derrière un mirage.
La fraîcheur douceâtre de la chambre fit frissonner le capitaine.
Drapé dans ses moustiquaires, le lit à balda-quin se morfondait dans son coin, le matelas boursouflé et les traversins creux. Quelques reflets du jour tissaient, par endroits, des toiles argentées que les moustiques traversaient en flammèches. Au-dessus du meuble, le mur conservait encore la trace d'un crucifix disparu et dont le contour demeurait imprimé sur la pierre tel un signe funeste. En face, un bureau rudimentaire tenait compagnie à une chaise sur le dossier de laquelle quelqu'un avait griffonné au couteau un prénom de femme. Sur la table, une rame de papier dans son emballage prenait la poussière à côté d'un encrier fermé et d'un chandelier à six branches aux allures de déesse hindoue.
Le capitaine passa un doigt sur la rame de papier, un vague sourire sur les lèvres. Et dire qu'il avait songé à écrire !…
Il se laissa choir sur le lit et entreprit de retirer ses bottes.
Gomri toussota sur le pas de la porte, un plateau chargé d'un carafon d'eau et d'un gobelet entre les mains. Il posa le tout sur

un caisson à munitions qui tenait lieu de table de chevet et s'apprêta à se retirer.
« Un instant », lui intima le capitaine.
Le domestique se raidit, obséquieux.
Le capitaine le considéra un moment puis, ne trouvant rien de sensé à lui dire, il le congédia d'un geste excédé.

Une fois seul, il s'allongea sur le matelas, ramena l'oreiller sur sa figure et ne bougea plus.
Lorsque le capitaine se réveilla, le soleil s'était couché. Il ne restait, à l'horizon, qu'un mince liseré de lumière. Une petite brise se mit à agiter les moustiquaires, insolite dans l'immobilité alentour. Dehors, le silence compressé menaçait d'éclater en mille morceaux.
Trempé jusqu'aux os, l'haleine fétide et la tête sous vide, le capitaine se rendit compte qu'il était en érection. Il porta sa main à son sexe comme on tâte une blessure. Il avait le sentiment que sa chair tendait à rompre, qu'un besoin naturel, longtemps réprimé, se muait en corps solide pour aller à l'air libre.
L'espace d'une fraction de seconde, le visage d'une femme blonde fulgura dans son esprit, et ce fut comme si un projectile lui fendait la cervelle.
« Gomri ! » hurla-t-il.
Le domestique surgit aussitôt devant lui, tel un djinn.
« Prépare-moi un bain. »

Le lendemain, au pied de l'acacia, tandis que ma théière tintinnabulait sur une poignée de braises, j'ai relu les deux premiers chapitres de mon manuscrit. Les mots étaient venus d'eux-mêmes, pareils à des moineaux essaimant sur un sac de millet. Je n'avais pas eu besoin de mordiller mon stylo ou de me gratter derrière l'oreille. Tout

coulait de source. Naturellement. Le feu ricochant sur la pierre illuminait mon âme.

Quelques jours plus tard, un message vint interrompre mon séjour au poste avancé ; je reçus l'ordre de rentrer à Tamanrasset.

Je n'ai pas pu reprendre mon roman ailleurs.

On aurait dit que j'avais oublié mon cahier d'écolier à Tin Zaouatine, entre l'acacia et le camp de réfugiés.

Bien sûr, il m'arrive de temps à autre de relire mon texte inachevé, redressant par-ci une tournure de phrase, tempérant par-là une hardiesse de style, mais pas moyen d'aller plus loin. Aujourd'hui encore, en rédigeant ces lignes, je revisite ce projet en jachère qui, depuis des décennies, trotte dans ma tête sans trouver grâce à mon esprit et je me demande pourquoi ce qui avait flamboyé face à la misère du monde ne sait plus se reconnaître dans les feux d'artifice…

– Je n'y suis pour rien, dit le Désert. Chez moi, toute personne qui cherche sa voie la trouve. Mes seins sont faits de sagesse et de foi. Je nourris ceux qui se tournent vers le Seigneur en quête de beauté, et ceux qui ont compris que l'on ne peut espérer monde meilleur sans commencer par aimer l'Homme.

Ce que les âges ont mis des millions d'années à me ravir, ces vandales me l'ont confisqué en un tournemain.

Si tu n'as pas repris ton texte, tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même. En mes contrées silencieuses, les Justes furent légion. Ils étaient venus dissoudre leur noirceur dans la pénombre de mes grottes afin que leur âme s'allège et s'éclaire. Ils étaient poètes, ermites, cheikhs révérés, exégètes, musiciens inspirés ; tous chantaient mes louanges afin que la paix règne dans les cœurs et dans les esprits. Ils s'appelaient Al Khalifa, Moufdi Zakaria, Pierre Rabhi, natif de ton village, Sidi Ahmed Moulessehoul, érudit itinérant qui enseigna dans les plus prestigieuses medersa du nord et de l'empire chérifien avant de s'écrouler au détour d'un sentier, au sud de Tlemcen ; son mausolée veille encore sur la colline qui l'a vu mourir, un chapelet dans une main, dans l'autre les

Saintes Lectures. Je les ai accueillis et couvés à l'abri du Diable et de ses suppôts et je leur ai confié le code de mes bienfaits.

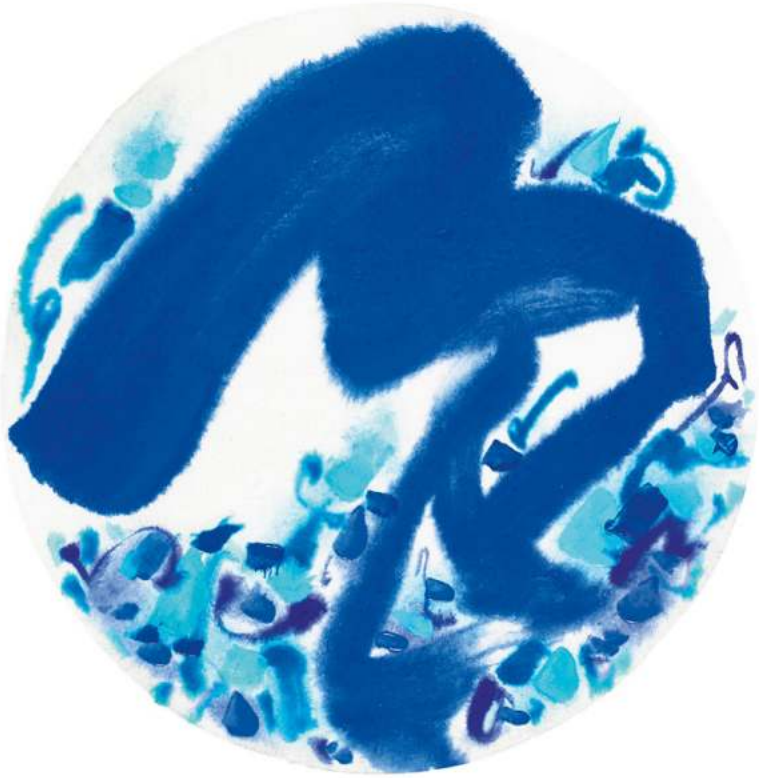
Et pourtant, d'autres hommes m'ont fait plus de tort que le Temps. Ce que les âges ont mis des millions d'années à me ravir, ces vandales me l'ont confisqué en un tournemain. Ils ont asséché mes oasis, empoisonné mes sources, ravagé ma flore pour étendre leur béton, élevé des miradors par-dessus mes mamelons, décimé ma faune pour garnir leurs salons de trophées macabres et ils ont troublé mes quiétudes à coups de diatribes et de batailles.

Parce qu'aucun malheur ne suffisait à leurs dérives, ils ont testé sur moi leurs armes nucléaires. Gerboise bleue a décimémes gerboises, contaminé mon sol et mes trésors cachés, détourné mes caravanes et anéanti mes caravansérails.

Écoute ces stridulations incessantes en train de rendre fous mes oiseaux. Ce ne sont pas les chants des cigales célébrant l'été, ni le zézaiement des moucherons, ni le sifflement de la brise dans les anfractuosités. Écoute et signe-toi ; ce crissement funeste qui agresse tes tempes est la complainte de mes pierres crépitant de radiations.

Bleu du ciel 1

Bleu du ciel 2



Bleu du ciel 3

Toi qui as renoncé
Au soleil de tes jours
Et qui cries sur les toits
Que les dieux sont morts
D'ennui
Dis-toi que si la nuit
A déployé sa vallée
Dans le creux de ton âme
C'est parce que tu as tué
L'ange qui veillait
Sur tes rêves d'enfant

Dénudé 1

J'AI ÉTÉ CONTRAINT de quitter Kenadsa trois ans après ma naissance. Mon père ayant rejoint l'Armée de Libération (l'ALN), ma mère était constamment persécutée par les gendarmes français. Notre maison subissait perquisition sur perquisition, de jour comme de nuit.

Lors de l'une de ces intrusions musclées, ma mère, excédée,s'était jetée sur un soldat qui, en tentant de la repousser, m'avait défoncé le crâne d'un coup de crosse.

Le lendemain, le soldat était revenu pour se faire pardonner.Il m'avait offert un Mickey Mouse en caoutchouc, et mon oncle lui avait offert du thé.

Les perquisitions reprirent de plus belle. Les militaires espéraient surprendre mon père chez lui. Tourmentée puis torturée, ma mère demanda à quitter Kenadsa pour Oran où résidait sa fratrie. Nous avions pris l'avion, pour la première fois, en octobre 1957.

Mais il était écrit que partout où que j'aille, mon désert serait avec moi. Je le perdrais de vue qu'il enguirlanderait mes pensées.

À Oran, mes tantes maternelles me contaient le Sahara sans trêve et sans répit. Kenadsa habitait toutes les évocations. Ce petit village quasi

millénaire, avec son ksar bâti par des architectes de génie huit siècles plus tôt et sa mosquée séculaire debout contre le ciel, le minaret érigé en phare afin que les brebis ne se perdent pas, avec sa confrérie, où reposent des manuscrits inestimables et un Coran du XII^{e} siècle, qui engendra des érudits et des savants, se voulait citadelle et sanctuaire en même temps.

Mon Dieu ! Kenadsa, la Rose des sables, assise en tailleur à la croisée des destins.

Isabelle Eberhart, ce « Rimbaud au féminin » déguisé en homme, venait parfois se ressourcer à Kenadsa. Elle portait dans le bleu de ses yeux l'azur de sa Suisse natale et dans le cœur les espaces infinis des regs imprenables. Nos gens l'aimaient bien. Isabelle était une drôle de dame, téméraire et intrigante, aventurière et insoumise ; une poétesse reconvertie en journaliste, la plume alerte, l'âme militante, que la crue d'un oued à Aïn Sefra emporta au large de toutes les quêtes, en 1904, laissant son spahi de mari, Slimane, « orphelin » et veuf à la fois. Elle est morte dans la fleur de l'âge, au beau milieu de ses 27 ans, ivre de malaria et d'insolation.

Le soir, à Tirigou (contraction de Victor Hugo), vieux quartier araberbère au sud-est d'Oran, était un moment de grâce. Les femmes se rassemblaient autour de la margelle du puits creusé à même le patio et donnaient libre cours à leurs récits.

Elles me racontaient l'épopée des miens ; les frères Abdelmoula et Rahim Moulessehoul (mes oncles paternels), deux indépendantistes avant l'heure qui rejoignirent, dans les années 1920, le déclencheur de l'insurrection armée contre la présence coloniale dans le Rif marocain, Abdelkrim el-Khattabi.

Combattant hors pair, Abdelmoula s'illustra très vite sous le nom de guerre de Mohand Amokrane et occupa un haut poste de commandement dans les rangs rifains. Avec son jeune frère, il promit à El-Khattabi d'étendre la révolte berbère jusqu'en Algérie où il retourna pour organiser, sans succès, la mutinerie des spahis. Abdelmoula ne survécut pas à son échec et disparutsans laisser de trace ; Rahim mourut en 1993, pauvre, anonyme et aveugle.

Ah ! Taghit… Avec tes vergers ombragés où la fournaise s'essouffle…

Elles me racontaient les tribulations d'un autre oncle paternel, Tayeb Moulessehoul, sergent indomptable d'un contingent de supplétifs duquel il déserta vers la fin des années 1920 après avoir cogné un officier français et qu'on retrouvera en Espagne en train de guerroyer dans les rangs des républicains ; mon oncle Tayeb, le plus mystérieux des hommes, qui m'enseigna l'essentiel de ce que je connais de la droiture et de la dignité. C'est lui qui m'a appris, alors que je vacillais du haut de mes douze ans, que le vrai courage est de rester soi-même contre vents et marées.

Je n'oublierai jamais ces veillées autour du puits qu'éclairaient d'antiques lanternes. Luttant contre le sommeil, la tête sur la cuisse de ma mère, j'écoutais les histoires de ma tribu en rêvant de la maison du patriarche, à Ksar Lambassiyim. (Nous avions pour voisin un certain Robert Lamoureux à qui mon grand-père offrit un pantalon. Le futur immense humoriste galérait comme régisseur dans la mine de charbon).

Les récits s'encordaient jusque tard dans la nuit. Le plus intrigant, pour moi, était la chevauchée d'un parent qui avait écumé les regs sur son pur-sang blanc ; un brigand d'honneur qui poursuivait la guerre que la tribu avait perdue. Il s'appelait Ould Bouzid. À la tête d'une bande d'insurgés, il s'attaquait aux caravanes, détroussait les voyageurs, volait le cheptel et promettait de soulever une armée pour chasser la France de la Saoura. C'est lui qui tua, le 8 décembre 1928, le général Clavery en visite d'inspection du territoire dans la région. Il lui tendit une embuscade dans le col du Maghzen, au sud de Colomb-Béchar, non loin de Taghit.

Ah ! Taghit… oasis paradisiaque au pied de la barkhane. Avec tes vergers ombragés où la fournaise s'essouffle, le roucoulement de tes sources s'égouttant dans l'ivresse, tes femmes furtives comme des ombres chinoises et tes dattiers hiératiques en faction derrière les remparts.

Le mortel qui n'est pas venu se désaltérer dans tes quiétudes n'aura

vécu sa vie qu'à moitié. Combien de poèmes ont cadencé le clapotis de tes fontaines ? Combien de soucis se sont éteints sous tes arcades. Il paraît que Jacques Mesrine, l'ennemi public, a failli s'assagir en séjournant entre tes murs. Comment ne pas s'assagir en t'écoutant bruire dans tes palmes ?

Comment ne pas accéder à la rédemption quand tu n'es que prières et apaisement ?

« Prouve-moi qui est un preux fils du Sahara, me défia Homaïna, mon cousin.

– Je n'ai rien à prouver.

– Oran a fait de toi un zazou.

– Ce n'est pas vrai. Je suis toujours l'enfant du Sahara.

– Alors, qu'est-ce que tu attends pour escalader la barkhane, pieds nus ? »

Il était quatorze heures ; l'oasis grésillait de chaleur. Je me devais de gravir la dune ardente pour prouver aux miens que les boulevards de la ville ne m'ont pas fait oublier les pistes caillouteuses de ma Saoura natale, ni mes souliers bien lacés mes semelles de vent.

La dune était aussi haute et large qu'une montagne.

« Vas-y, monte », me cria mon cousin.

J'ai failli prendre feu en atteignant le sommet de la barkhane, mais j'ai mérité mon statut de Bédouin à part entière, ce jour-là. Les pieds brûlés au deuxième degré, j'ai sautillé la première semaine ; ensuite, j'ai marché droit sur les pas de mes ancêtres.

C'est à Taghit que j'ai écrit ce quatrain de mes vingt ans :

Tu partageras ton pain avec l'étoile du matin
Tu lèveras ton verre à la nuit qui s'en va
Tu es venu au monde faire d'un choix un destin
Chaque route ne sera que l'empreinte de tes pas

C'est aussi à Taghit qu'a rendu l'âme Hajouja, lui qui m'avait pris sous son aile durant l'absence de mon père parti rejoindre les maquisards. Il était marié à ma tante Bahria qui ne pouvait lui donner d'enfants. Il m'a adopté et aimé comme son propre fils. Cet homme généreux, dont je ne me souviens pas, n'avait qu'un souhait : me

revoir. Dans les années 1980, il rendait régulièrement visite à mes oncles, à Bidon 2. Il savait que je transitais par Béchar avant de rejoindre mon unitédéployée à Tindouf et espérait que nos chemins se croisent.

Il disait à mes cousins : « Est-ce qu'il est beau ? Est-ce qu'il est brave ?... Je sais qu'il est beau et brave. Est-ce qu'il va bien ? Est-ce qu'il lui arrive de penser à moi ?... Je sais qu'il va bien et qu'il pense à moi. Mais je voudrais tellement le revoir pour être sûr qu'il tient droit dans ses bottes comme ses ancêtres. »

Il ne me reverra jamais.

Hajouja est mort d'une crise cardiaque lorsque le socialisme scientifique des cancres est venu nationaliser ses vergers.

Douceur 1

Douceur 2

Méditation

15

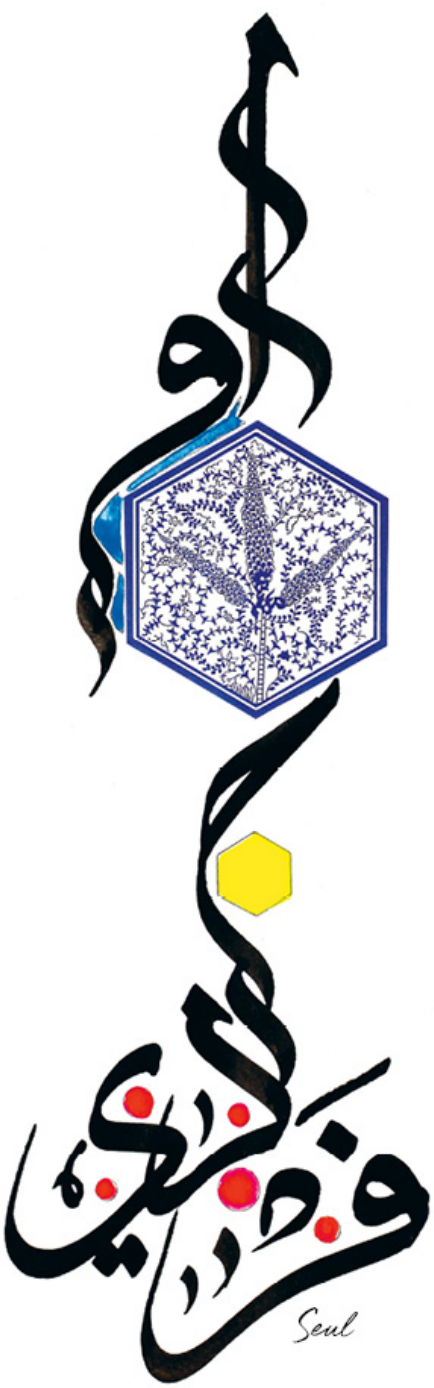
J'AI CONNU QUELQU'UN, au siècle dernier, dit le Désert. Il venait du pays des manifestes et des manifestations, des alliances incestueuses et des révolutions. C'était un chrétien sceptique ; il séchait la messe et ne croyait pas trop aux églises qui n'exauçaient pas les vœux.

Il n'était pas bien, ce garçon, pas bien du tout. En lui sourdaient mille colères, mais il ne savait pas comment les conjurer dans un pays de chahut et de pollution où les arbres cachaient les forêts pour les livrer aux braconniers et aux espions, où l'eau des rivières avait le goût du sang.

Orphelin très jeune, notre personnage considérait la mort prématurée de ses parents comme une terrible injustice. Il ne comprenait pas de quoi un gamin de six ans serait fautif pour mériter de vivre sans tendresse maternelle et sans la protection d'un père à la moustache torsadée.

Parce qu'il n'avait pas la réponse, il en voulait au monde entier et envoyait au diable honneur et bonnes manières – sauf que le diable était en lui.

Adolescent instable, puis adulte désabusé, il glandouillait dans les tavernes à longueur de journées et passait le plus clair de ses nuits dans les bordels interlopes à négocier la passe aux putains syphilitiques ou bien dans les faubourgs interlopes à provoquer la canaille pour jouer au



dur à cuire. Cependant, malgré les coucheries tumultueuses et les cuites carabinées, aucune arène ne seyait à ses peines suicidaires.

Trop longtemps livré à lui-même, il s'engagea dans l'armée pour s'inventer une famille. Là encore, les rangs serrés des troupes et leur pas cadencé ne parvinrent pas à encamisoler ses frustrations ; le troufion mal luné fut renvoyé à sa vie de jouisseur enténébré, sans ménagement.C'était un drôle de loustic, meurtri et aigri ; il cherchait désespérément quelque chose en ignorant ce que c'était.

Las de tourner en rond comme un fauve en cage, il décida de quitter son pays où l'on minait les champs de blé, où l'on défigurait les lisières à coups de tranchées, où l'on n'achevait une guerre que pour préparer la suivante, comme si l'orgasme relevait des fanfares militaires et la gloire, de la parade des bouchers.

On le vit, quelques années plus tard, déguisé en juif séfa-rade, arpenter le Rif marocain pour infiltrer les Berbères avant d'aller voir de près ce qui se tramait chez les Bédouins.

Et puis, un soir à l'heure où le soleil saigne sur le basalte de mes montagnes, dans le silence sidéral de mes nudités, loin du chahut des hommes et de leurs cris de sommation, l'enfant de Strasbourg eut une révélation : il rencontra son Seigneur, là, dans mon Sahara, au milieu de nulle part qui est aussi le nombril du monde. C'était sidérant.

Il fallait le voir, en larmes et en ferveur, le visage soudain radieux

malgré la brûlure des fournaises, la poitrine remplie d'une liesse astrale, à genoux sur la pierre, les mains jointes sous le menton et les yeux tournés vers le firmament constellé de milliards de promesses. C'était un moment extraordinaire, un instant de bonheur et d'extase paroxysmiques. Il en tremblait de tout son être, les fibres sensibles tendues comme les cordes d'une cithare, le cœur battant la mesure de toutes les symphonies. D'un coup, ses frustrations de toujours s'évanouirent dans le souffle des oraisons et son âme sinistrée s'en trouva rassérénée.

Il venait d'accéder à la grâce du Seigneur et plus jamais noir dessein n'effleura son esprit.

Il s'appelait Charles Eugène de Foucauld de Pontbriand.

Vois-tu ? Je suis le trône du Seigneur. C'est en mon ventre qu'éclosent les saintes Vérités. Mes rochers-cathédrales, mes antres, mes *ihran*, le lit de mes rivières, mes chemins de croix, tout en moi est lieu de culte et de rédemption. Il y a deux mille ans, j'ai fait d'un berger un prophète, et des dizaines de siècles avant lui, j'ai élevé un prince déchu au rang des Élus.

Sais-tu pourquoi ? Parce que mon monde intérieur est la plus fervente des prières.

Si j'ai fait d'un sybarite comme Foucauld un saint, et d'un rêveur insolé comme toi un semblant de poète, je suis capable d'insuffler à l'Humanité entière mille et une plénitudes afin que la sagesse triomphe de la bêtise. Mais les Hommes ont choisi de me défier. Ils rappliquent de partout, qui sur des bécanes, qui dans des camions, soulèvent ma poussière comme un trophée et foncent sur mes pistes en conquérants…

Me conquérir, moi ?

Je ne suis pas une citadelle, je suis l'olympe des Justes. Je ne fais pas la guerre, ce sont vos vanités qui tuent. Je suis un havre de paix et de recueillement, une aubaine inestimable pour celui qui veut renaître à la beauté des choses, à l'amour et à la fraternité.

Et regarde-moi ces matamores qui se prennent en photos sur mes éboulis ! Ils croient poser devant la peau de l'ours qu'ils viennent d'abattre, pourtant, ils ne

Pauvre Charles, qu'ont fait tes

sont que sur un caillou. Ils n'ont d'yeux que pour eux-mêmes, ces Narcisse liftés ; ils passeraient devant la chance de leur vie qu'ils ne la verraient pas.

ouailles de tes psaumes ?

Regarde-moi ces apprentis archéologues qui profanent mes tombeaux où repose leur propre Histoire, qui dérangent mes morts et pillent sans vergogne mes patrimoines ! Et ces jihadistes qui troublent mes ascèses à coups de prêches assassins et de carnages ignobles, que cherchent-ils à prouver ? Ils ont pris en otage le Seigneur, son prophète et ses saints et préten-dent invoquer le salut en implorant le démon.

Et ces gourous de l'apocalypse, qui m'isolent dans le martyre et l'horreur, moi qui suis conçu pour que les âmes se rassérènent, pourquoi font-ils toute une orgie pour une grossesse nerveuse ?

Tu ne peux pas savoir combien je plains ces gens qui viennent jusqu'à moi pour repartir bredouilles, qui ne verront pas mes miracles ni n'entendront mes *hatif*…

Pauvre Charles, qu'ont fait tes ouailles de tes psaumes ?

Quelle herbe ingrate jalonne tes pérégrinations ?

Des ronces ou bien des orties ?

Quelle pierre porte l'empreinte de ton front de prieur, quelle stèle l'offrande de ton nom ?

Je crains que tu ne sois devenu une poussière que le vent moleste sans retenue.

Mythe 1

Mythe 2

16

DÉTROMPE-TOI, DÉSERT !

L'Algérie se souvient encore du prêtre alsacien. Si elle ne sait pas honorer ses héros, comment veux-tu qu'elle consacre les mythes venus d'ailleurs. Il est des usages qui restent à définir ; même les traditions séculaires, chez nous, peinent à s'accomplir.

Ma tribu a accueilli le père de Foucauld en 1884.

Il s'est invité à Kenadsa en ami et les miens l'ont reçu en frère.

Il disait qu'il avait trouvé sa Voie sur les pistes des nomades et que désormais, tous les horizons étaient son destin.

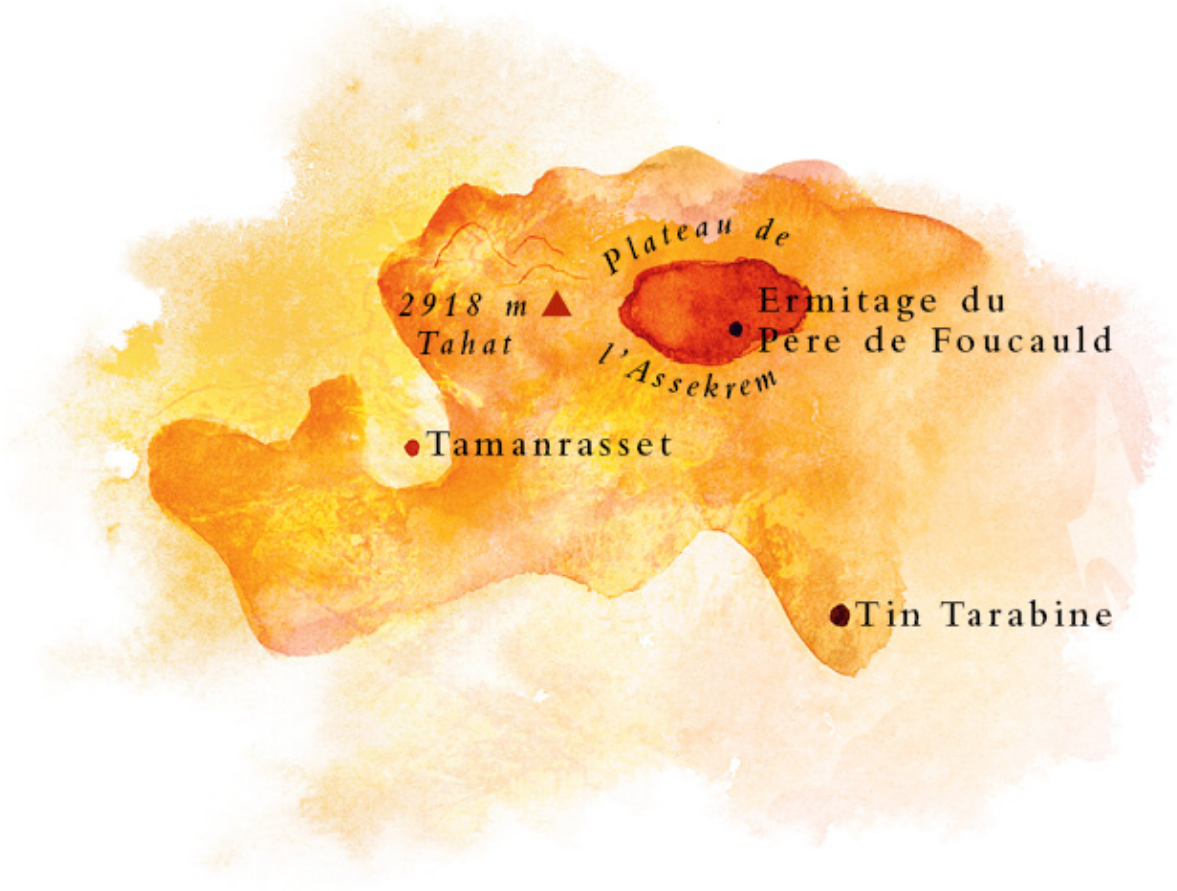
Il avait la Foi et voulait la partager.

À l'époque, mon arrière-grand-père était l'imam de la zaouïa des Moulessehoul où s'instruisaient des émules venus de la Mauritanie, de Tombouctou, de la confrérie des Kounta et des grandes tribus araberbères du nord.

Nous comptions parmi ces quêteurs du savoir des prodiges, des dignitaires et des patriarches, dont le légendaire Lobiod Sid-Cheikh.

Charles de Foucauld le savait, mais il ne renonçait pas à l'espoir d'évangéliser des musulmans pourtant profondément ancrés dans les préceptes de leur religion depuis treize siècles. Il demanda la permission de monter sur le minbar pour s'adresser aux croyants réunis

dans la mosquée pour la prière de vendredi ; sa sollicitation fut acceptée.



Charles de Foucauld prêchera plusieurs fois dans notre zaouïa avant de reprendre son bâton de pèlerin, convaincu que ce qu'il avait à dire, nos Anciens se l'étaient dit depuis très très longtemps. L'imam l'accompagna jusqu'à la sortie du village, lui remit un balluchon rempli de galettes, de dattes et de viande séchée et le confia à deux valeureux guerriers pour qu'ils l'escortent jusqu'à sa prochaine destination.

Avant de le laisser partir, il lui dit : « Que l'on soit chrétien, juif ou musulman, nous appartenons tous au même Dieu. La paix assainit les âmes des uns et des autres de la même manière et la haine les vicie de la même façon. N'est à l'abri de lui-même que celui qui a choisi d'aimer son prochain car on ne peut croire en Dieu sans croire dans l'Homme. »

Persuadé que le cœur des Araberbères était définitivement acquis à la parole de Mohammed, sceau des prophètes, le père de Foucauld alla dans le Hoggar proposer la Bible aux tribus touareg.

Esthétique

J'AI ÉTÉ MUTÉ dans le Hoggar, en mars 1988. Je ne m'y attendais pas du tout. On ne mute pas les gens en mars. En vérité, c'était une sanction.

Mon forfait : avoir accepté de participer à l'émission littéraire *Parenthèses* (notre *Bouillon de culture* à nous) que la télévision algérienne diffusait une fois par semaine.

À l'époque, j'avais publié quatre romans sans en avoir fait la promotion et sans jamais avoir été convié sur un plateau de télé ou de radio. J'avais droit, de temps à autre, à des critiques encourageantes dans la presse écrite de mon pays, et c'est tout.

J'étais excité à l'idée d'affronter les caméras. (J'ignore par quelle ironie du sort, je ferai finalement la toute première télé de mon existence sur le plateau de Bernard Pivot !)

Pour être franc, j'étais mort de trouille. Comment dire à voix haute mon écriture, ce bouillonnement intérieur qui s'exerce dans le silence, cette intimité dont on accouche aux forceps en se mordant la langue ?

Comment me racler la gorge sous les feux de la rampe, moi qui ai passé ma vie à l'ombre de la Grande muette où l'on nous apprend à se taire et à se fondre dans la masse ? Mais le jeu (l'enjeu ?) en valait la chandelle.

Qui ne tente rien n'a rien, assène l'adage.

En ma qualité d'officier, il me fallait l'aval de l'armée. J'ai donc adressé une demande en bonne et due forme à ma hiérarchie.

Pas de réponse.

La date de mon passage à *Parenthèses* étant arrêtée, l'animateur de l'émission revenait sans cesse s'enquérir de la décision du ministère de la Défense. Rien. Silence radio en hautes sphères.

Afin de ne pas être déprogrammé, j'ai adressé une deuxième demande au Commandement. Le boomerang me revint dans la semaine, en plein dans la figure : mutation à Tamanrasset, à deux mille kilomètres au sud, dans l'étuve des Atakor où l'on ne captait ni télé ni radio !...

Adieu Oran au joli front de mer, adieu les soirées familiales et les petites virées en voiture avec ma jeune épouse.

Je n'ai même pas eu le temps de ramasser mes affaires. J'atterris donc à Fort-Laperrine sans machine à écrire ni papier carbone, moi qui ne m'endormais jamais sans avoir tripoté mon clavier. C'était un jour de ramadan, aussi creux que le ventre du jeûneur. Brusquement dépaysé, je ne savais où donner de la tête.

« Il veut faire de la télé, s'est écrié un colonel. Qu'il aille faire son cinéma au soleil.

– Ouais, a rétorqué un capitaine, depuis le temps qu'il joue au poète sans intéresser un chat, peut-être qu'en prêchant dans le désert, se ferait-il quelques ouailles. »

Je n'étais pas bien, à Tamanrasset. Rien, autour de moi, ne semblait en mesure de modérer mon déplaisir. Je ne pouvais dissocier ma mutation d'une misérable *déportation*. Tam se voulait un point de chute d'où on ne se relèverait pas, une voie de garage qui ne me ressemblait pas. J'avais trente ans, et des rêves à ne savoir où les engranger.

J'avais trente ans, des rêves à ne savoir où les engranger.

J'aurais pu faire contre mauvaise fortune bon cœur et me dire qu'après tout, on n'a fait que me rendre à mon élément, mais non, je pestais sans arrêt contre moi, m'en voulais d'avoir accepté de participer

à cette émission littéraire censée réduire en pièces ce cliché si réducteur qui voulait faire croire – n'est-ce pas Virgil Gheorghiu ? – que l'armée serait le « refuge des esprits de troisième ordre ». J'aurais pu sauter dans mon véhicule et aller à la découverte de ces reliefs enchantés qui font du Hoggar le théâtre du sublime, mais non, je m'emmurais dans mon bureau, inconsolable, m'interdisant de trouver des circonstances atténuantes à l'arbitraire.

Et un matin, mon adjudant me suggéra d'aller faire un tour du côté de Tahat qui culmine à 3 000 mètres d'altitude. « Vous seriez près du bon Dieu, mon capitaine. Vos prières n'auront pas à refaire le plein pour carburer. »

Ce n'était pas une mauvaise idée.

À peine arrivé sur le plateau de l'Assekrem, je me suis senti épuré du dépit qui m'encrassait l'esprit. Le paysage qui s'offrait à moi résorbait mes aigreurs tel un buvard. J'étais en osmose devant le relief lunaire éclaté comme une grenade trop mûre et hérissé de pics cramoisis qui s'alignaient à perte de vue, semblables aux statues de l'île de Pâques.

Le Hoggar est un univers apocalyptique et ensorcelant à la fois ; il se mue en aurore boréale dès que le soleil se couche à l'horizon.

Je ne me souviens pas d'avoir assisté à un ballet crépusculaire aussi magique que celui dont me gratifiait l'Assekrem. Je ne trouve pas les mots pour le décrire. J'en frémis encore.

Rendu à mes rêveries, j'ai dressé ma tente de scout non loin de

l'ermitage du père de Foucauld, assassiné en 1916 par les émissaires de Snoussi l'Algérien, roi de la Libye, et j'ai passé une bonne partie de la nuit à guetter son fantôme.

Aucune entité paranormale ne s'était manifestée, cette nuit-là.
Dans la fraîcheur du matin, une musique…

Quelqu'un jouait du guembri, mythique luth à cordes pincées dont les Gnawas raffolent. Il était assis en fakir sur une dalle, face à l'horizon en train de s'éclaircir. Une mince incision, d'abord laiteuse ensuite cramoisie, annonçait le lever du jour.

Le musicien était un vieux Tergui au visage taillé au burin, majestueux dans son costume d'apparat, la tête enturbannée d'un imposant chèche en lin bleu nuit. Ses doigts couraient sur les cordes du luth comme des feux follets. À côté de lui, un jeune berger faisait claquer ses castagnettes en fer, lui aussi subjugué par l'horizon en train d'accoucher du jour.

Le lever du soleil et les notes du guembri fusionnaient cran par cran, synchronisés à la perfection. On aurait dit que le musicien charmait l'aube à la manière des fakirs. Les vibrations du luth, graves et amples comme des fragments d'orage, s'élevaient dans le ciel, enrobées des percussions basses qu'une main habile arrachait à la peau du luth. C'était magnifique.

Toute chose alentour semblait en lévitation.

Je me suis mis sur mon séant et, les bras ceinturant mes genoux, j'ai écouté naître le jour dans l'une des plus belles partitions que j'aie entendue de toute ma vie.

Ah ! La musique dans le désert…

Elle bouleverse les dieux et les fauves, pénètre la pierre et la chair comme une seconde âme, court sur le faîte des dunes comme une caresse. On a envie de se dissoudre dans une volute de fumée.

Que serait le monde sans musique ?

Celui qui ne sait pas frémir à l'appel de l'unique talent que Dieu envie aux Hommes est une nature morte car la musique, plus qu'un art, est le véritable hymne à la vie.

J'essaye d'imaginer les premiers troglodytes assis en cercle autour d'un feu vacillant, la massue dans une main, dans l'autre une pièce de gibier, et je me demande ce que représentaient pour eux le cri d'un

fauve, le fracas de la foudre, le baragouinement massif de la forêt. Qu'écoutaient-ils vraiment ?

Du tréfonds de la nuit des temps, l'Homme, cette énigme en mutation permanente, tendait l'oreille à ce qu'il ne pouvait voir pour s'interroger parfois sur la place qui lui revient sur terre.

S'il se tenait constamment à l'affût, c'est parce qu'il avait appris très tôt que le danger ne reposait pas sur la menace elle-même, mais sur l'effet de surprise. L'ouïe, en ces âges reculés, plus que l'odorat et la vue, était le principal outil de survie.

À partir de quel moment l'Homme s'est-il mis à chanter, et pourquoi ? Ni les dessins rupestres ornant les grottes depuis des millénaires ni les armes en silex enfouies parmi les ossements de l'Histoire ne s'en souviennent.

Je suis persuadé que, la première fois où l'Homme a chanté, il s'est d'abord découvert à lui-même. Il s'est aperçu que son salut ne dépendait pas uniquement de la chasse et de la procréation.

Il lui a fallu percer le secret des éléments, chercher en lui des vocations pour accéder à son propre mystère. Il s'est mis à peindre pour se forger un talent, à écrire pour se souvenir, et il a appris à chanter pour mieux s'entendre vivre.

Quelle a été la réaction du troglodyte lorsqu'il s'est surpri en train de fredonner pour la première fois ? Il a sans doute laissé éclater sa joie car c'est bien ce jour-là, en élevant sa voix par-dessus les grognements, que l'Homme naquit à sa propre splendeur.

La musique a toujours bercé mon existence. Depuis que j'ai ouvert les yeux dans cette maison de Ksar Lambassiyin, à Kenadsa, où un poste à transistors antédiluvien constituait tout l'ameublement du salon. À l'école des cadets, certaines nuits, à l'heure où mes camarades de chambrée dormaient à poings fermés, j'attendais dans le noir que le sergent rentre de sa tournée des bars pour l'entendre allumer sa radio – je pouvais alors fermer les yeux et me livrer corps et âme aux bras de Morphée.

Plus tard, devenu bidasse, pendant que je m'exerçais aux marches forcées et à la reconnaissance de nuit, une boussole à la main et le

La musique court sur le faîte des dunes comme une caresse.

casque plein de soucis, il me suffisait d'extirper la petite radio de mon sac de combat pour traverser les ténèbres telle une luciole.

Aujourd'hui encore, tous les matins, en me mettant face à mon ordi, j'écoute la musique.

N'importe laquelle.

Dans n'importe quelle langue. De la musique hindoue au jazz, de Jacques Brel à Pavarotti, d'Issa El Jarmouni à Mozart, de Maria Callas à Oum Keltoum.

J'aime écrire en écoutant la musique. Barbara Hendricks m'a accompagné tout au long de l'écriture de *Ce que le jour doit à la nuit* ; les chants pachtounes ont cadencé les chapitres des *Hirondelles de Kaboul*, les sirènes du Nil ont prêté leurs voix aux *Sirènes de Bagdad*.

Dans la majorité de mes romans, j'ai rendu hommage à la musique. Certes, les écrivains m'ont conçu comme un objet précieux, mais c'est la musique qui m'a insufflé une âme. Je lui dois ce que je n'ai pas défiguré, ce que je n'ai pas trahi, ce que j'ai réussi dans ma vie de citoyen, de père, d'époux et de romancier.

Et s'il m'arrive de saluer le Verbe chaque fois que j'ouvre un livre, je n'oublie pas que derrière chaque métaphore, il y a une sonate ou une partition en sourdine.

Le joueur de guembri s'appelait Eweigh.

Il m'avait réconcilié avec mon exil.

À partir de ce magnifique éveil aux « incantations » du guembri, je me suis mis à parcourir les pistes du Hoggar en quête d'autres magies. J'ai dormi dans les failles des falaises, médité dans les mines de sel gemme, mâché le dhanoum pour tromper la soif, décodé les signes dans le ciel, épié les rares onagres qui paissaient au loin, suivi la reptation d'une vipère à cornes sur la poussière fumante – j'étais vivant !...

Plus tard, ébloui par l'imaginaire de l'écrivain savoyard Roger Frison-Roche, venu dans le Hoggar se mesurer au Grand Erg, je suis parti à la recherche de sa *Piste oubliée* – le roman dans mon sac. J'ai arpenté de long en large les ergs, appris le nom et la leçon des choses, et j'ai

débouché parfois, au sortir de l'enfer, sur de véritables petits jardins d'éden.

J'ai traversé la plaine d'Amadghour où les djinns meurent de faim et d'ennui, descendu jusqu'à Hassi Tadjenout d'où partit, le 16 février 1881, le massacre de la mission Flatters – la boucherie la plus longue et la plus cruelle de l'histoire du Tassili qui vit les rescapés traqués jour et nuit par les Touareg, jalonnant de leurs cadavres des dizaines de kilomètres jusqu'à Hassi Messeguem dans le nord, en transitant par oued Tilmas-el-Mra.

Des 90 hommes qui constituaient le détachement du colonel Flatters, seuls 12 survivants loqueteux parvinrent à atteindre un cantonnement militaire ami après s'être adonnés au cannibalisme sur les dépouilles de leurs compagnons tués par les assaillants et, parfois, de leurs blessés achevés par leur soin.

Il m'a semblé, en traversant ces terres hostiles, entendre les cris d'agonie invectiver les cris d'assaut.

La nuit, j'ai eu peur des spectres qui peuplaient l'obscurité. Je ne pense pas qu'il puisse exister un territoire aussi frustrant que la plaine d'Amadghour.

Est-ce à cause de ce « massacre à la trace » qu'un malaise s'est emparé de moi tandis que je cherchais en vain la fameuse *bettina*, cette plante aux vertus obscures qui rend fous et les bêtes et les hommes ?...

Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai perdu mon temps à chercher cette maudite plante qui ne m'aurait servi à rien. Peut-être avais-je seulement essayé de songer à autre chose afin de ne pas entendre geindre sous mes pieds les chemins empestant la mort...

Je n'ai pas trouvé la *Piste oubliée* dont parlait Frison-Roche, mais j'ai retrouvé mon âme et réintégré mon élément. Le désert fut ma thérapie. Je dévorais les livres avec une rare boulimie ; paradoxalement, j'écrivais très peu. J'ai commis quelques poèmes maladroits, une nouvelle sur les *Haratines* que j'ai égarée à Amsel, et trois chapitres d'un roman qui peine à voir le jour. Mais j'ai été heureux...

Un mois avant de quitter Tamanrasset, je suis retourné à Tin Zaouatine poursuivre l'écriture de mon roman...

Gomri et le capitaine

chapitre III

Gomri avait accroché une lanterne sur le fronton de la maison. C'était l'instant de grâce où le capitaine Gilles Ventabrène pouvait enfin prétendre à une trêve avec lui-même.
Comme chaque soir, à la même heure, il installa sa chaise face à la bâtisse, dans la courette que le domestique aspergeait d'eau pour la rafraîchir, et là, à califourchon sur le siège,la chemise ouverte et les bras croisés sur le dossier, il regardait les choses de la nuit se donner en spectacle.
D'abord les papillons nocturnes, moches et velus, se mettaient à assiéger la source de lumière jusqu'à tomber morts d'épuisement. Ensuite, par vagues successives, dans une chorégraphie fantasmagorique, d'autres bestioles rappliquaient, comme obéissant à un appel cosmique - criquets, moucherons, scarabées, chenilles, scolopendres, araignées, larves ; un formidable foisonnement de petites bêtes insoupçonnables, aussi répugnantes les unes que les autres, jaillissait de nulle part et venait se déployer autour de la lanterne, tapissant progressivement le mur d'une couche ocre et remuante.
Dans la foulée, débarquant parfois de très loin, des crapauds arrivaient par escouades entières, terreux et flasques, tressautant dans le noir, avant d'investir le parterre éclairé tandis que des tritons bariolés, laids à troubler les esprits, faisaient corps avec la pierre.
C'était fantastique et dérangeant à la fois. En moins d'une heure, le fronton disparaissait sous une foultitude d'ailes, de pattes, d'antennes, de mandibules et de carapaces. Prédateurs et proies s'entremêlaient dans un enchevêtrement inextricable, en parfaite intelligence, comme si, d'un coup, face à cette lumière que protégeait une cage en verre, aucune violence n'était permise.
Gilles Ventabrène était fasciné. Il n'imaginait pas le désert - univers de soif et de faim où tout semblait mort et fini - en

mesure de recenser une faune aussi riche et variée…
Soudain, des bruits de lutte chahutèrent le ballet des phalènes. Ils provenaient de la stalle. Gilles se leva, porta ses mains à ses hanches et se tint un moment sur ses gardes. Ne voyant rien venir, il décida d'aller voir de quoi il retournait.
Alerté lui aussi par le tapage, Gomri accourait de son côté, une lanterne au bout du bras.
Dans la stalle, la mule était debout, les yeux écarquillés. Elle était épouvantée. Ses pattes s'entrechoquaient, piétinaient le sable, s'écorchaient sur la pierre. Ce n'était plus la bête laminée en train de rendre l'âme quelques heures plus tôt. Par on ne sait quel sursaut désespéré, elle semblait revenir à la vie pour en puiser les ultimes bouffées de terreur et accélérer la fin d'une agonie qui l'avait trop épuisée.
« C'est sûrement une vipère », dit le capitaine.
Gomri promena sa lanterne sur le sol. Hormis les traces de sabots, il ne releva aucune zébrure susceptible de trahir la présence d'un reptile.
La mule ruait dans tous les sens sans se soucier des blessures qu'elle s'infligeait. L'une de ses pattes se brisa net contre la paroi ; on entendit l'os s'abîmer dans un horrible fracas. La mule tituba ; comme retenue par un cordage invisible, elle se maintint debout et continua de tournoyer sur elle-même en libérant un violent jet d'urine qui éclaboussa Gomri et obligea le capitaine à se déporter sur le côté.
« Il n'y a qu'un prédateur capable d'effrayer une mule à ce point », dit Gomri.
La mule urina toute l'eau de son corps avant de s'effondrer d'un bloc. Elle ficha ses naseaux dans le sable et se raidit.
« C'est fini, dit Gomri. Elle a cessé de souffrir. »
Les deux hommes considérèrent la bête terras-sée à leurs pieds. En silence. Gomri sortit de la stalle et se mit à scruter les ténèbres. Le capitaine le rejoignit et regarda,lui aussi, de tous les côtés, à l'affût d'une silhouette suspecte.

« Quel prédateur ? » demanda-t-il.

Le domestique ne répondit pas. Il orienta sa lanterne sur un vallonnement ; la lumière effleura à peine un petit remblai de sable à une dizaine de mètres. L'oreille à l'affût, il marcha jusqu'au puits, le capitaine derrière lui, s'arrêta subitement et écouta le souffle de la brise. Lentement, son ouïe s'affûta et il invita l'officier à se concentrer sur le tertre, de l'autre côté de la dune. Le capitaine crut entendre des ricanements.

« Des brigands soûls ? »

Gomri fit non de la tête.

« Encore ces barbares des Ouled Jrir ? »

Du doigt, Gomri pria l'officier de ne pas parler. Il fronça les sourcils et essaya de se concentrer. Soudain, il pivota sur lui-même et tendit le bras vers les rochers sur sa droite :

« Là ! » s'écria-t-il en montrant une ombre furtive au fond des ténèbres.

Le capitaine vit la silhouette d'un quadrupède se faufiler au milieu des dunes, puis une autre,et une troisième.

« Des chacals !

— Des hyènes, précisa Gomri. Elles sont au moins une dizaine.

— Tu penses qu'elles vont nous attaquer ?

— Elles sont là pour la mule.

— Va chercher mon fusil », lui ordonna le capitaine en lui arrachant

la lanterne.
Gomri courut aussi vite qu'il put et revint avec la carabine. Les hyènes avaient investi la cour et rôdaient déjà autour de la stalle. On ne distinguait que leurs silhouettes fantomatiques qui se découpaient par endroits et le reflet de la lanterne dans leurs prunelles tourmentées.
Le capitaine remit la lanterne au domestique, actionna la culasse de son fusil, visa une ombre et tira. La détonation se répercuta à travers le désert dans une kyrielle d'échos surnaturels. Les hyènes se replièrent derrière la dune, leurs ricanements redoublèrent, emplissant l'obscurité d'une chorale lugubre.
« Venez un peu par ici, sales bêtes, cria le capitaine. Allez, montrez-vous. Vous voulez de la chair fraîche, venez la chercher, charognards de malheur… »
Il tira encore, et encore, au jugé, mettant en joue le moindre mouvement, le moindre crissement.
Affamées et surexcitées par l'odeur de leur proie, les hyènes tournoyaient autour de la stalle, la gueule salivante. Le capitaine en visa une qui s'était détachée de la horde, attendit qu'elle s'aventure le plus près du puits et appuya sur la détente. Il la toucha d'un premier coup.
La bête poussa un gémissement strident et battit en retraite, une patte repliée contre le flanc. La horde ne recula pas.
« Elles ne s'en iront pas sans leur repas, dit Gomri.
— Va chercher une torche. Nous allons mettre le feu à la stalle.
— Ce ne sont que des bêtes qui cherchent à se nourrir.
— Ta charité, garde-la pour les tiens. Ces charognards puants et fourbes ne toucheront pas à la mule. Je veux qu'ils crèvent de faim… Dépêche-toi de ramener du feu. Je ne tiens pas à gaspiller mes munitions pour des ordures ambulantes… »
Gomri s'exécuta. Il revint avec un bidon, aspergea d'essence la mule et les parois, et sortit regarder la stalle s'illuminer. Les flammes éclairèrent jusqu'aux dunes, à une cinquantaine de mètres, et les hyènes qui, maintenant, ne bronchaient plus, hypnotisées par le bûcher.
Le capitaine en abattit deux avant que Gomri ne se mît à lancer des

torches en direction du reste de la horde pour l'obliger à s'enfuir.

Danse du vent 1

Nous avons égorgé nos dieux
Sur l'autel des tentations
Et nous avons bu leur sang
Jusqu'à plus soif
Devenus, à notre tour, des dieux tout-puissants
Nous avons livré nos têtes
À nos propres rejetons

Danse du vent 2

18

J'AI QUITTÉ LE HOGGAR en juillet 1990 pour un stage d'état-major à l'Académie de Cherchell. En février 1992, faisant partie du Comité du suivi de la trêve chargé de réconcilier les rebelles Azawad et le gouvernement du Mali en les amenant à signer le Pacte national, j'ai fait une escale de deux heures à l'aéroport de Tamanrasset avant de m'envoler pour Gao.

La magie avait rompu.

La guerre officiait dans les recoins.

Le malheur était aux aguets.

Je me suis souvenu de tes reproches, ô Désert. C'est vrai, les Hommes ne savent pas vivre. Pourtant, il leur suffit de tendre l'oreille à tes silences pour s'éveiller à la chance qu'ils ont.

Hélas, ils ne voient que leur folie danser dans tes mirages, que des gibets en guise de mats de cocagne.

Ah ! si seulement ils savaient combien le coucher du soleil est beau, comme sont belles les aurores, que c'est dans leur simplicité que réside la force des choses, qu'il suffit de s'étirer au soleil pour toucher du bout des doigts le pouls de l'éternité…

Mais ils ont choisi de régner là où il faut méditer, de faire du tort là où il faut soigner et ils ont continué de marcher à côté de leurs délires,

leurs ombres semblables à des âmes damnées collées à leurs trousses.

Danse du vent 3

La vocation

SOUVENT, lorsque je songe à Kenadsa, c'est mon grand-père que je vois. Je ne l'ai pas connu. Il est mort deux ans après ma naissance. Je ne garde de lui qu'une vieille photo racornie que son regard gris d'acier transperce. Il se tient droit face à l'objectif, le visage fermé, la barbe blanchie par les vicissitudes. Digne.

De tous mes proches, il est celui qui m'a le plus manqué.Pourtant, dans les moments difficiles, il est là. Toujours. Seigneurial dans ses haillons. Inexpugnable dans son martyre.Chaque fois que l'infamie me jette à terre, il vient me rendre visite dans mon sommeil, et à mon réveil, je me sens un peu mieux.

Durant les huit ans de guerre que j'ai menés contre les terroristes en Algérie, mon grand-père marchait à côté de moi. En rempart sur lequel s'émiettaient les sortilèges qui m'étaient destinés.

C'est mon grand-père qui m'avait encouragé à publier *Morituri*, ce petit roman qui allait me révéler au grand public. Au sortir d'une sorte de catalepsie de trente jours, dans laquelle m'avait plongé un ignoble attentat contre des scouts célébrant le 50e anniversaire du déclenchement de la guerre de l'Indépendance au cimetière de Sidi Ali, à l'est de Mostaganem, je m'étais réveillé avec un manuscrit entre les mains. J'avais l'air d'un artificier en état de choc en prise avec une bombe artisanale sophistiquée.

Les nuits étaient hurlantes de boucheries, les jours vibraient de guet-apens.

Écartelé entre le besoin de le soumettre à un éditeur parisien et la prudence de le cadenasser dans un tiroir, je ne savais où donner de la tête. Mon épouse me recommandait de ne pas jouer avec le feu.

« Tu prends suffisamment de risques dans les maquis infestés de jihadistes, me rappelait-elle. Pourquoi chercher des problèmes supplémentaires avec ta hiérarchie ? »

Je mesurais pleinement les risques, mais je ne pouvais me faire à l'idée de ranger mon roman dans un placard. De quoi aurais-je eu peur ? Tous les jours, je perdais des amis, des proches collaborateurs. J'étais tombé deux fois dans des embuscades, j'avais roulé sur une bombe avec mon véhicule militaire, échappé miraculeusement à des massacres. Nous étions en guerre contre les démons de la Géhenne qui surgissaient de partout, frappaient n'importe comment, à n'importe quel moment ; des démons qui étaient nos voisins de palier, nos frères et nos cousins, nos amis d'hier, nos camarades de quartier, des Algériens comme nous, qui subissaient les mêmes déconvenues et les mêmes déboires que n'importe quel autre Algérien qu'il fût de la ville ou du douar, lettré ou pas, salarié ou voleur, soldat ou chômeur, béni ou maudit.

Les nuits étaient hurlantes de boucheries, les jours vibraient de guet-apens. Personne n'était à l'abri. J'étais persuadé de finir par tomber à mon tour, tôt ou tard, foudroyé par une balle ou déchiqueté par une charge d'explosifs… Une nuit, mon grand-père m'est apparu dans mon sommeil. Il a posé sa main sur mon front.

Le lendemain, j'ai mis mon manuscrit dans une grande enveloppe et je l'ai expédié aux éditions Gallimard.

En l'an 2000, quelques mois après avoir pris ma retraite et quitté l'Algérie pour le Mexique, j'ai fait un drôle de rêve : j'étais un dromadaire pris dans une tempête de sable. Je courais d'un point d'eau à l'autre sans trouver une seule source pour étancher ma soif.

Autour de moi, le désert était noir de cendre et de deuils. Je cherchais mon grand-père et ne le voyais nulle part… À peine débarqué

en France, le 1er janvier 2001, un malaise s'ancra en moi. Pourtant tout s'annonçait bien pour moi. Bernard Pivot m'invitait sur le plateau de *Bouillon de culture, Le Monde* me voulait en exclusivité pour la presse écrite, je recevais des journalistes du monde entier ; j'avais toutes les raisons de m'en réjouir, pourtant, quelque chose me mettait en garde contre je ne savais quoi.

En réalité, je n'avais pas l'habitude de savourer mes joies sans en pâtir tout de suite après.

L'enthousiasme que je suscitais était trop beau pour survivre à ses échos…

Et ce qui devait arriver arriva. Une épouvantable campagne médiatique se déchaîna contre l'armée algérienne qui se battait vaillamment, avec les moyens du bord et dans l'indifférence planétaire, contre le terrorisme jihadiste qui ne tardera pas, notamment grâce à cette même campagne, à déborder les frontières de mon pays et à se répandre en une formidable pandémie sur la Terre entière. La presse accusait les militaires algériens de massacrer leur peuple en se faisant passer pour des islamistes.

Je n'en revenais pas !

Les héros étaient traités de criminels et les bourreaux de victimes expiatoires. Bien sûr, en ma qualité d'ancien officier, j'ai payé les frais de cette déferlante d'intox et d'anathèmes.

De l'écrivain encensé, j'étais devenu le paria, le transfuge, le godillot du régime, l'écrivaillon des généraux, le plagiaire, le prête-nom des nègres ; d'un coup, toutes les portes me claquèrent au nez et mon téléphone, qui n'arrêtait pas de sonner depuis mon arrivée en France, se mua en caillou.

Je croyais avoir connu l'enfer dans les maquis intégristes, mais l'enfer, le vrai, je l'ai connu à Paris.

Lâché par les écrivains, lynché par certains journalistes, je ne comprenais plus ce qu'il m'arrivait.

Ma femme exigeait que l'on rentre au pays sur-le-champ. « Tu as triomphé des barbares et tu te laisses traîner dans la boue par des salopards !

Lorsque tu partais dans les maquis, j'avais peur de ne plus te revoir, cependant, au plus profond de moi, un pressentiment m'assurait que tu

allais me revenir. Mais ici, dans la patrie de la Pensée et des Arts devenue le pays des renvois d'ascenseurs et des Lettres piégées, je ne te reconnais plus. Rentrons chez nous. Là-bas, au moins, l'ennemi a le courage de sa lâcheté puisqu'il n'opère pas en toute impunité ; il assume ses méfaits et ne fait porter le chapeau à personne. »

Mes enfants s'inquiétaient en nous entendant, leur mère et moi, nous poser des questions douloureuses sans leur trouver de réponses.

J'étais à deux doigts de la dépression…

Et une nuit, encore une, mon grand-père investit mon sommeil. Il m'exhorta de ne pas déposer les armes et me promit des jours meilleurs : « L'honnêteté se paie très cher, mais elle finit toujours par payer, » me dit-il.

Mes détracteurs n'ont pas changé depuis. Mais moi, j'ai changé le cours de mon destin. Les jours meilleurs sont à venir, c'est certain. Mon grand-père ne m'a jamais menti.

Poète 3

Poète 4

Mon grand-père était un poète.
La légende tribale raconte que lorsqu'il déclamait ses *qacida*, son souffle faisait éteindre le lumignon du quinquet.

D'une grande vertu, valeureux guerrier et patriarche révéré, il avait défendu son territoire bec et ongles contre l'invasion française avant d'être vaincu à Asla par l'armée coloniale en 1903.

Il ne se relèvera pas de sa défaite et vivra dans le remords jusqu'à la fin de son existence en 1957.

Après la déroute de sa tribu, mon grand-père s'isola dans le désert pour écrire et méditer. Il restait des semaines absent, subsistant de dattes et d'eau aromatisée à l'huile de cade. Ses retraites incessantes finirent par livrer nos innombrables familles à elles-mêmes. Certaines s'exilèrent au Maroc et à Rio de Oro, d'autres remontèrent vers le nord trouver refuge auprès des tribus alliées.

Beaucoup de nos jeunes guerriers optèrent pour une carrière de brigands de grand chemin ; ceux-là finirent sur un gibet de potence ou bien quelque part en Nouvelle-Calédonie. Les vergers furent abandonnés aux vieillards, les villages aux femmes et aux enfants.

Les rares sursauts d'orgueil étaient aussitôt réprimés dans le sang et

par les chaînes des troupes françaises.

Mon grand-père échoua à rassembler ses familles.

Il tomba au rebut, à son tour, connut la faim, l'errance, puis la déchéance. Il n'était plus le patriarche tant adulé autrefois,le poète splendide dont les vers percutants redonnaient espoir aux moribonds ; mon grand-père n'était que l'ombre d'un vieux souvenir qui consternait plus qu'il n'attendrissait, une loque cacochyme vouée à la clochardisation, lui dont les aïeux avaient régné sur la Saoura six siècles durant.

Il était trop malheureux pour admettre que la fin de la dynastie lui incombait, à lui, Moulessehoul Moulessehoul, le chantre des chantres réduit à un effroyable cas de conscience. En 1925, il toucha le fond et dut s'enrôler dans une unité auxiliaire de l'armée ennemie pour subvenir aux besoins des siens. Là encore, le sort lui réserva la plus abominable des surprises : le patriarche se retrouva le subordonné de son propre fils, le sergent Moulessehoul Tayeb. Mon grand-père comprit que la France était un chamboulement absolu qui renversait les valeurs ancestrales et inversait la hiérarchie tribale grâce à laquelle plusieurs générations avaient vécu en parfaite harmonie avec leur temps.

La contrainte d'obéir à son rejeton fut la deuxième grande défaite de mon grand-père, le coup de grâce qui l'achèvera. Il brûlera tous ses poèmes et se condamnera, lui-même, à *végéter* car il ne s'estimait plus digne de *vivre*.

Les gens du Sahara étaient sages. Ils s'inspiraient de mes nudités pour habiller leur âme...

– Ton grand-père n'avait pas tort, dit le Désert. Effectivement, l'honnêteté se paie très cher, mais elle finit par payer. Les peuples qui m'ont choisi pour patrie étaient ainsi. Ils étaient droits, humbles et justes. Ils comprenaient parfaitement ce que je voulais entendre par « toute chose a une fin ».

Puisque rien n'est acquis pour toujours, pourquoi le vouloir coûte que coûte ? Les gens du Sahara étaient sages. Ils s'inspiraient de mes nudités pour habiller leur âme et trouvaient dans mes silences de quoi

nourrir leur esprit.

Ils étaient riches de leur pauvreté, repus de leur frugalité et ils marchaient dans les pas du Seigneur en toute confiance.

Tu peux me croire, ô poète incompris, c'est toi qui as raison de rester honnête parmi les sceptiques car tu sais ce qu'ils ignorent. Ton grand-père a été vaincu par les armes.

Toute défaite a ses mérites ; elle est la preuve que l'on s'est battu. Si ton grand-père a baissé les bras, il n'a pas courbé l'échine. En digne enfant du désert, il a fait sienne cette vérité : qui est destiné à la poussière n'a pas à s'insurger contre le vent qui tourne.

Le monde est imparfait et nous devons vivre avec ses imperfections. La bravoure n'est pas dans le courage, mais dans la dignité, puisque le courage, le vrai, est de rester soi-même face à l'adversité. Tu as connu des hauts et des bas en demeurant équanime, tu connaîtras d'autres joies et d'autres peines sans rien changer en toi ; la vie, c'est aussi savoir renaître de ses cendres.

Souviens-toi de ce que te confiait Gogol au large des ergs endormis « La gloire ne fait frémir que les âmes qui en sont dignes. »

Tu as eu le privilège de fouler mes sentiers et mes sentiers te sont devenus des versets ; tu as eu la chance de te baigner dans mes mirages fumants et mes mirages ont irrigué tes artères d'encens et d'eau bénite ; mes barkhanes t'ont appris à prendre de la hauteur sans être arrogant, mes cratères à te relever, mes crépuscules à rêver et mes

aurores à te réinventer.

Si la ville te pèse, si Paris te lèse, viens te jeter dans mes bras. Je ferai de toi un phénix chaque fois que tu bivouaqueras au milieu de mes pierres. Mes acacias couverts d'épines te veilleront comme le Christ. Tu n'entendras peut-être pas le *hatif*, mais tu écouteras mes silences pour que tu saches combien est éloquent ce qui se tait par pudeur. Le Point 64 n'a pas bougé d'un cran. Saute dans ton 4x4 et amène-toi. Après tout, c'est le refuge que tu t'es choisi le jour où, parti à la recherche de touristes égarés dans le reg, tu es tombé par hasard sur cette faille qui ne figurait sur aucune carte. Tu l'as baptisé 64 en souvenir de ce matin de septembre 1964 qui a vu ton père te ravir à ta mère pour te confier à l'école des Cadets.

Eh bien, il t'attendra toujours, le Point 64 ! Il a été plus qu'une école pour toi. Et surtout, médite ce quatrain d'Omar Khayyâm, cet autre enfant du désert :

Si tu veux t'acheminer
Vers la paix définitive
Souris au destin qui te frappe
Et ne frappe personne.

Si le monde t'étouffe, retranche-toi dans tes livres et fais-en des oasis. Je serai là, entre les lignes, recroquevillé dans une virgule, jouant à la marelle sur les points de suspension, redressant les points d'interrogation et érigeant les majuscules plus haut que les monuments.

Partout où les vents contraires t'emporteraient, je serais là car tu es une particule de moi, un désert à toi tout seul avec mes virginités en guise de *houris* et mes ascèses pour méditer ta chance d'être vivant. Écris, écris, écris, et si tu ne sais pas me dire, moi je te dirai puisque je sais de quel mirage tu es fait et dans quelle oasis tu es né.

Révélation 1

Révélation 2

Révélation 3

L'univers

24

Je suis né pour écrire. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais l'impression d'être mutilé si un livre ou un illustré me faussait compagnie. J'avais besoin d'interroger un dessin orné d'une bulle, une gravure racontée par un texte.

C'était mon univers à moi.

J'ai été un garçon solitaire, constamment tapi dans un recoin de son désert perdu, un livre ouvert sur les genoux. Il me semblait que mon sommeil aurait été un affreux trou noir si je ne fermais pas les yeux sur un personnage de légende ou sur une fable.

Puis, il y eut ce matin de grisaille fait d'adieu et de déchirement. Même les montagnes, qui me fascinaient naguère, ne m'inspiraient qu'une tristesse infinie. En ce jour naissant aux forceps de septembre 1964, tandis que la Peugeot de mon père me *confisquait* à ma famille, je ne pouvais que regarder ma jeune vie se diluer dans la brume du lointain.

J'avais neuf ans, et le pressentiment diffus qu'une page de mon histoire me livrait à un autre chapitre où les joies d'hier ne seraient qu'un vague brouillon.

À cet âge sans repères, j'ignorais ce qu'il allait advenir de moi. Mon père n'avait donné aucune explication à ma mère. Et ma mère, qui ne

discutait pas les décisions de son époux, s'était contentée de m'embrasser avant de me laisser monter dans la voiture.

Pour elle, son fils lui serait rendu le soir, comme d'habitude.

Elle se trompait. Elle ne reverra son garçon que trois mois plus tard. Lorsqu'il se présenta à elle, sanglé dans un uniforme cendré, des boutons dorés sur la vareuse et le béret rabattu sur la tempe, elle leva les mains au ciel en criant : « Mon Dieu ! Qu'a-t-on fait de mon enfant ?

– Un cadet de la Révolution, lui lança mon père avec fierté. Ton fils est confié à la meilleure école du pays qui fera de lui un officier brave et fort. »

Mais en ce matin glaçant de septembre 1964, perclus dans mon costume acheté la veille dans un chic magasin de la rue d'Arzew, à Oran, j'étais incapable d'imaginer l'étendue de mon infortune. Dans quelques jours, on me confisquera mon enfance et on me traitera en soldat. Je connaîtrai la rigueur du règlement militaire, le réveil en sursaut à 5 heures du matin, le bol d'air dans le froid, la ruée sur le réfectoire et le garde-à-vous au lever des couleurs. Pourtant, pendant que le ronronnement de la Peugeot berçait mes angoisses, je n'avais qu'un seul regret : je n'avais pas eu le temps d'emporter mes bandes dessinées !

J'avais le pressentiment diffus qu'une page de mon histoire me livrait à un autre chapitre.

Arrivé à l'école des Cadets, en ce matin de septembre 1964, je découvris un monde où même la lumière du jour redoutait de s'attarder. La caserne était une forteresse médiévale, avec des murailles trop hautes pour laisser place aux horizons et des bâtiments repoussants de laideur,hantée de troufions débraillés.Ce n'était pas un endroit pour gambader, encore moins pour s'isoler. Comment être seul au milieu de ces centaines de gamins en train de se morfondre au pied des remparts, la mine marrie, le regard blessé – des centaines d'orphelins de la guerre de Libération attendant le coup de sifflet du rassemblement ?

Oasis 1

Je voulus demander à mon père pourquoi me *déportait-il* si loin de son bonheur, lui qui était tellement heureux de me retrouver chaque

soir après le travail, mais mon père était déjà parti, me livrant en vrac à des caporaux dont le moindre grognement tonnait comme une déflagration.

Au bout de quelques semaines, entre une boule-à-zéro et une gifle foudroyante, souvent imméritée, je n'eus plus besoin d'attendre de me réveiller. J'étais bel et bien conscient que les lendemains ne chanteraient pas pour moi. J'appris à me taire lorsque j'avais mal, à claquer des talons dès qu'on me hélait, à cirer mes bottines jusqu'à me voir dessus, à faire mon lit au carré sans un pli sur les draps, à porter ma main à ma tempe dans un salut réglementaire, à renoncer à mon nom pour ne répondre qu'au matricule 129.

Je n'étais plus l'enfant de mes rêves, mais une offrande pour la nation.

Lorsque je levais les yeux sur les murailles qui *m'encamisolaient*, je ne voyais que le ciel blafard où aucune étoile ne veillerait sur moi. Ma mère me manquait. Je me languissais de mes frères et sœurs, de mon quartier à Choupot, de l'épicier du coin et du terrain vague où j'allais parfois voir des mioches se ratatiner le tibia dans des matchs de foot aussi fracassants que les batailles rangées.

Quelque chose était en train de mourir en moi.

Et ce fut le livre qui vint à mon secours.

Il y avait une bibliothèque derrière les dortoirs, une vaste chambrée aux étagères encombrées de bouquins poussiéreux.

Chaque jour, je m'y rendais pour acquérir un ouvrage. Si fréquemment que le commandant de l'école se demanda si je lisais vraiment ou bien si je souffrais d'une bizarrerie pathologique. J'avais tout le temps un livre sur moi. Le livre était *mon* Sésame qui faisait coulisser les remparts de la forteresse afin que j'échappe aux bruits des godasses. J'étais moins malheureux sur une île mystérieuse aux côtés de Robinson Crusoé et de Vendredi ou bien à parcourir les océans à la recherche de Moby Dick.

Je découvrais alors qu'il existait, par-delà les murailles de mon école-prison, des contrées où il faisait bon vivre, des êtres fabuleux capables de terrasser les ogres et des filles jolies comme un songe d'été. Lorsque les caporaux m'intimaient l'ordre de fermer mon livre, et avec lui la fenêtre ouverte sur mes nirvanas, je voyais derrière leur dos les écrivains me faire non de la tête en m'invitant à les suivre dans leurs paradis.

On pouvait tout me prendre, tout m'interdire, il suffisait qu'on laissât traîner un seul livre près de moi pour que je pardonne *tout*. Ma vie durant, j'ai cherché mon bonheur dans la générosité des romanciers.

Aujourd'hui encore, je n'ai qu'à pénétrer dans une librairie pour semer mes colères et mes doutes. Si je suis devenu écrivain à mon tour, c'est pour rendre grâce aux écrivains qui m'ont réparé fibre par fibre et pour tenter de proposer aux lecteurs une part de ma foi dans ce qui nous fait chaud au cœur et à l'esprit.

Ainsi est mon histoire avec le livre, le Désert et les Hommes : c'est l'histoire d'un partage, l'histoire d'un amour vieux comme le monde, l'amour du rêve. Aucune vie ne saurait être précieuse si on ne sait pas rêver, aucun mirage ne saurait accoucher de l'oasis si on ne sait pas déceler dans la nudité du Désert de quoi habiller notre âme et épurer notre esprit.

لا يخلد أحد
نهاية المسار
La finitude

Dénudé 2

Dénudé 3

Petit lexique des mots du désert

barkhane : dune de sable en forme de croissant formée par le vent.

houris : dans le Coran, vierge du Paradis promise comme épouse aux croyants vertueux.

erg : désert de sable.

reg : désert de pierres.

djebel : montagne, massif montagneux.

fel : prémonition heureuse.

Soumeur : confédération tribale araboberbère (tribu maternelle de Yasmina Khadra).

Hamada : plateau rocailleux, souvant steppique, surélevé dans une étendue désertique.

Gaouris : terme utilisé au Maghreb pour désigner les Occidentaux, les Européens ou les chrétiens.

roumia : une Européenne, une chrétienne.

tisghnès : tunique traditionnelle des femmes touareg.

djinn : dans les croyances musulmanes, génie ou démon, généralement hostile à l'homme.

hatif : appel du désert (voix sans corps).

chéchia : calotte magrébine.

sloughi : lévrier arabe.

ksar : forteresse du désert, parfois village fortifié.

ihran : pic, mont en forme de pain de sucre.

zaouïa : édifice religieux musulman autour duquel s'organise une communauté, confrérie.

qacida : poème, ode non-strophique originaire de l'Arabie préislamique.

Saoura : région désertique du sud-ouest algérien. Elle constitue la limite ouest du Grand Erg occidental.

Ifoghas : tribu touareg, essentiellement composée de pasteurs nomades.

L'idée

Table des œuvres

« Ce que le mirage doit à l'oasis »
Intuition 1
Le temps
L'esprit
Trace 1
Trace 2
Trace 3
L'amour
Enfant du désert 1
Enfant du désert 2
Attente 1
Attente 2
Prince du désert
L'amour tendresse
Instant 1
Instant 2
Instant 3
Belle de nuit
Silence de la nuit 1
Silence de la nuit 2
Silence de la nuit 3
Silence de la nuit 4
L'imaginaire
Rêve 1
Poète 1
Poète 2

La finitude

Bleu du ciel 1

Bleu du ciel 2

Bleu du ciel 3

Dénudé 1

Douceur 1

Douceur 2

Méditation

Seul

Mythe 1

Mythe 2

Esthétique

L'esprit

Danse du vent 1

Danse du vent 2

Danse du vent 3

La vocation

Poète 3

Poète 4

La nudité

Révélation 1

Révélation 2

Révélation 3

L'univers

Oasis 1

Oasis 2

L'imaginaire

La finitude

Dénudé 2

Dénudé 3

L'idée

Intuition 2

Intuition 2

La Guelta de Tikoubaouine dans le Canyon d'Essendilène. Photographie de Sarah Caron

Direction artistique : Guillaume Jamet

Réalisation montage : Stéphanie Lacroix

Fabrication : Corinne Trovarelli - Marie-Hélène Lafin

© Flammarion, Paris 2017

ISBN : 978-2-081-42337-4

N° d'édition : L.01EHBN000930.N001

Dépôt légal : novembre 2017

YASMINA KHADRA

œuvres de

LASSAÂD METOUI

Ce que le mirage doit à l'oasis

LE DÉSERT RACONTÉ PAR

YASMINA KHADRA

Flammarion